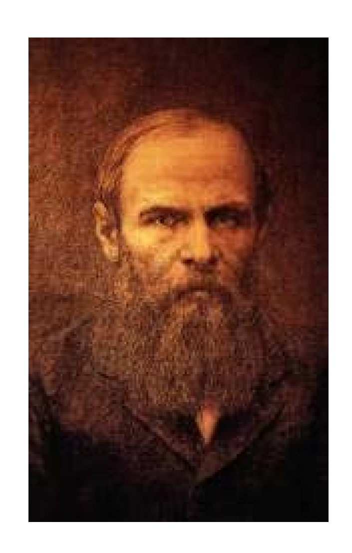
Fiodor Dostoïevski

Un printemps à Pétersbourg

suivi de

Souvenirs de Madame A. G. Dostoïevski



Be*Q*

Fiodor Dostoïevski

Un printemps à Pétersbourg

suivi de

Souvenirs de Madame A. G. Dostoïevski

traduit du russe par J.-W. Bienstock

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *À tous les vents*
Volume 442 : version 1.01

Du même auteur, à la Bibliothèque :

Le joueur
Souvenirs de la maison des morts
L'éternel mari
Crime et châtiment
Les possédés
Les frères Karamazov
Carnet d'un inconnu
Nouvelles

Édition de référence pour cet ouvrage :
Éditions Stock, la Bibliothèque cosmopolite.

Un printemps à Pétersbourg

13 avril 1847

On dit que c'est le printemps à Pétersbourg[1]. Est-ce vrai ? C'est possible. Nous avons, en effet, tous les indices du printemps : une moitié de la ville a la grippe, l'autre au moins un rhume. De pareils cadeaux de la nature nous convainquent complètement de sa renaissance. Ainsi c'est le printemps. L'époque classique de l'amour ! Mais l'époque de l'amour et celle de la poésie ne viennent pas en même temps, dit le

[1] Le journal *St-Peterbourgskaïa Viedomosti* (Les Bulletins de Saint-Pétersbourg) publia, en 1847, quatre feuilletons de Dostoïevski, qui, n'étant point entrés dans ses œuvres complètes, ont été totalement oubliés par les critiques et les historiens de la littérature russe. Ces feuilletons portent un titre général : *Peterbourgskaia Lietopiss.* Le premier est signé N. N., les trois autres F. D. Que l'auteur de ces feuilletons soit bien Dostoïevski cela résulte clairement d'abord de leur lien indiscutable avec des œuvres connues de cet auteur et ensuite d'une note de la rédaction du journal, publiée dans l'un des derniers numéros de l'année, où il est fait mention, parmi les articles parus au cours de l'année 1847, de « quelques feuilletons de la vie à Pétersbourg » de F. M. Dostoïevski. Le genre feuilleton avait été exploré par Dostoïevski un an auparavant dans l'almanach *Zouboskal* (Le railleur) pour lequel il avait écrit l'annonce, qui est un brillant article. Il avait saisi avec empressement cette proposition de travailler à cet almanach, escomptant des gains qui lui permettraient de rétablir ses affaires embrouillées. Dans les lettres à son frère, des années 1846 et 1847, Dostoïevski parle souvent de sa carrière future de feuilletoniste.

poète : et Dieu soit loué ! Adieu les poèmes, adieu la prose, adieu les grands périodiques avec ou sans programmes, adieu les journaux. Adieu Littérature et pardonne-nous. Pardonne-nous si nous avons péché contre toi, comme nous te pardonnons tes péchés. Mais comment sommes-nous arrivés à parler de littérature avant toute autre chose ? Je ne vous réponds pas, messieurs. Il faut, avant tout, se débarrasser des choses lourdes. À peine, à peine avons-nous traîné jusqu'au bout la saison des livres, et nous avons raison, bien qu'on dise que c'est un fardeau très naturel. Bientôt, peut-être dans un mois, nous ficellerons en tas nos revues et nos livres et ne les regarderons plus avant septembre.

Alors probablement, il y aura de quoi lire, contrairement au proverbe : il ne faut pas abuser des bonnes choses. Bientôt les salons seront fermés ; on ne donnera plus de soirées, les jours seront plus longs, et nous ne bâillerons plus de si charmante façon dans les salons surchauffés, près des cheminées élégantes, écoutant la nouvelle qu'on nous lit ou qu'on nous raconte en abusant de notre innocence. Nous n'écouterons plus le comte de Suzor[1], qui s'en est allé à Moscou adoucir les mœurs des slavophiles. Après lui,

---

[1] En 1847, le comte de Suzor fit à Pétersbourg une série de conférences sur la littérature française moderne.

et probablement pour le même but, partira Gverra[1]. Oui, nous perdons beaucoup avec l'hiver.

Nous nous préparons à ne rien faire de l'été. Nous sommes fatigués. Il est temps pour nous de nous reposer. Ce n'est pas en vain qu'on dit que Pétersbourg est une ville si européenne, si affairée. C'est un fait. Laissez-le donc se reposer ; permettez-lui d'aller dans ses campagnes, dans ses forêts. Il a besoin de la forêt, au moins pendant l'été. C'est seulement à Moscou qu'on *se repose avant l'affaire.* Pétersbourg se repose après. Chaque été, en se promenant, il se recueille. Peut-être même pense-t-il maintenant à ce qu'il fera l'hiver prochain. Sous ce rapport, il ressemble beaucoup à un littérateur qui, il est vrai, n'a rien écrit lui-même, mais dont le frère eut pendant toute sa vie l'intention d'écrire un roman.

Cependant, tout en se préparant pour la nouvelle route, il faut se retourner et jeter un regard sur l'ancienne, sur le passé, et au moins dire adieu à quelque chose, regarder ce que nous avons fait, ce qui nous est particulièrement cher. Voyons donc, lecteur bienveillant, ce qui vous a été particulièrement cher ? Je dis « bienveillant » parce qu'à votre place depuis longtemps j'eusse renoncé à lire des feuilletons, et celui-ci en particulier. Je l'eusse fait encore par cette

[1] Directeur d'un cirque qui jouissait alors d'une grande renommée.

raison que pour moi, et sans doute pour vous aussi, rien n'est cher dans le passé. Nous ressemblons tous à des ouvriers chargés d'un fardeau qu'ils se sont mis bénévolement sur les épaules et qui seront très heureux si, d'une manière convenable, à l'européenne, ils le portent au moins jusqu'à la saison d'été. Quelles tâches ne nous imposons-nous pas ainsi, par esprit d'imitation ! Ainsi, j'ai connu un monsieur, qui ne pouvait se résoudre à porter ni des galoches ni la pelisse, malgré la boue ou le froid. Ce monsieur avait un pardessus, bien pris à la taille, qui lui donnait un chic si parisien qu'il ne pouvait se résigner à endosser une pelisse, pas plus qu'à déformer ses pantalons par les galoches. Il est vrai que tout l'« européanisme » de ce monsieur se réduisait à un complet bien fait ; et c'est pourquoi il aimait la civilisation de l'Europe. Mais il tomba victime de son sentiment, après avoir recommandé qu'on l'ensevelisse dans son plus beau pantalon. On commençait à vendre dans les rues des alouettes rôties, quand on l'enterra.

Chez nous, par exemple, il y avait un splendide opéra italien ; on ne peut pas dire que l'année prochaine ce sera mieux, mais ce sera encore plus riche. Je ne sais pas pourquoi, mais il me semble toujours que nous avons l'opéra italien, pour le bon ton, comme par devoir. Nous n'avons pas bâillé (il me semble cependant qu'on a bâillé un peu), mais nous nous

sommes conduits si convenablement, si posément, nous avons discuté avec tant d'intelligence, sans imposer aux autres notre enthousiasme, qu'il semblait bien que nous nous ennuyions. Loin de moi l'idée de blâmer notre savoir-vivre mondain. L'opéra, sous ce rapport, a été très utile au public en le divisant naturellement en mélomanes, en enthousiastes et en simples amateurs. Les uns sont allés en haut où, à cause de cela, il s'est mis à faire si chaud qu'on s'y serait cru en Italie. Les autres sont restés assis dans leurs fauteuils, comprenant leur importance – l'importance du public instruit, l'importance de l'Hydre à mille têtes qui a son poids, son caractère, qui prononce son jugement, ne s'étonne de rien sachant d'avance qu'en cela est la vertu principale d'un homme du monde bien élevé.

Quant à nous, nous partageons complètement l'opinion de cette dernière partie du public. Nous devons aimer l'art avec modération, sans emballement, et sans oublier nos devoirs. Nous sommes un peuple d'hommes d'affaires. Parfois même nous n'avons pas le temps d'aller au théâtre. Nous avons tant de choses à faire. C'est pourquoi ils m'ennuient, ces messieurs qui se croient tenus de se mettre hors d'eux, qui considèrent comme leur devoir de stimuler l'opinion publique par leur enthousiasme de principe.

Quoi qu'il en soit, malgré tout le charme de Borsi, de Guasco et de Salvi chantant leurs rondos et leurs

cavatines, nous avons traîné l'Opéra comme un stère de bois ; nous sommes fatigués et si, à la fin de la saison, nous avons jeté des fleurs sur la scène, c'était comme en réjouissance qu'elle fut terminée.

Ensuite est venu Ernst[1]. À peine si Pétersbourg a rempli la salle pour son troisième concert. Aujourd'hui nous lui disons adieu. Nous ne savons pas s'il y aura des fleurs.

L'opéra n'a pas été notre seul plaisir. Nous en avons eu d'autres. Des bals magnifiques, des bals masqués. Mais l'artiste merveilleux nous a conté ces jours-ci, sur son violon, ce que c'est qu'un bal masqué dans le Midi[2] ; et moi, je me suis contenté de ce récit et ne suis pas allé dans nos nombreux bals masqués du Nord.

Les cirques ont eu du succès. On dit que l'an prochain ils en auront un plus grand encore. Avez-vous remarqué, messieurs, comment notre simple peuple s'amuse pendant ces fêtes ? Supposons que nous sommes dans le Jardin d'été. Une foule compacte, énorme, marche lentement, en rangs serrés. Tous ont des habits neufs. Parfois des femmes de boutiquiers, des jeunes filles se permettent de grignoter des noisettes. Quelque part un orchestre isolé joue. Le trait

---

[1] Célèbre violoniste.

[2] Au cours de son concert, Ernst avait joué *Le Carnaval de Venise*, de Paganini.

caractéristique, c'est que tous attendent quelque chose. Sur tous les visages est peinte la question naïve : et après ? C'est tout ? À peine si quelque part un cordonnier allemand ivre fait du bruit, et encore n'est-ce pas pour longtemps. Cette foule a l'air de déplorer ces mœurs nouvelles, ces amusements de la capitale. Elle rêve d'un *trépak*, d'une balalaïka, le veston sur l'épaule, le vin qui déborde ; en un mot tout ce qui permettrait de s'épanouir, de déboucler la ceinture. Mais les convenances s'y opposent, et la foule se disperse posément dans ses demeures, avec quelques évasions sans doute dans les débits de boissons.

Il me semble qu'il y a là quelque chose qui nous ressemble, messieurs. Bien entendu, nous ne montrons pas naïvement notre étonnement ; nous ne demandons pas si c'est tout. Nous savons très bien que pour nos quinze roubles nous avons reçu un plaisir civilisé, et cela nous suffit. Et chez nous viennent des célébrités si patentées que nous ne pouvons pas être mécontents ; et nous avons appris à ne nous étonner de rien. S'il n'est pas Rubini[1], le chanteur ne vaut rien pour nous. Si ce n'est pas Shakespeare, à quoi bon perdre son temps à lire ? Que l'Italie forme des artistes, que Paris les lance ! Avons-nous le temps d'instruire, de choyer, d'encourager, de lancer un nouveau talent, un chanteur,

---

[1] Célèbre ténor italien.

par exemple ? De là-bas, on nous les expédie déjà tout prêts, avec leur gloire. De même il arrive souvent chez nous qu'un écrivain ne soit pas compris, qu'il soit rejeté par toute une génération. Des dizaines d'années plus tard, après deux ou trois générations, on le reconnaît et les plus conscients des vieillards se contentent de hocher la tête.

Nous connaissons notre caractère. Souvent nous sommes fâchés contre nous-mêmes et contre les devoirs qui nous sont imposés par l'Europe. Nous sommes sceptiques, nous tenons beaucoup à l'être, et, avec un grommellement sauvage, nous nous écartons de l'enthousiasme, nous en défendons notre âme slave sceptique. Parfois on a le désir de se réjouir. Mais si l'on allait tomber mal à propos, faire une gaffe, se réjouir à tort, que dirait-on de nous ? Ce n'est pas en vain que nous aimons tant les convenances. D'ailleurs, laissons cela. Mieux vaut nous souhaiter un bon été, pour nous bien promener et nous reposer. Où allons-nous, messieurs ? À Reval ? À Helsingfors ? Dans le midi, à l'étranger, ou, tout simplement, à la campagne ? Que ferons-nous là-bas ? Pêcher à la ligne, danser (les bals d'été sont si jolis), nous ennuyer un peu, ou garder notre service à la ville, et, en général, unir l'utile à l'agréable ? Si vous voulez lire, prenez deux numéros

de la revue *Sovremennik*[1] : mars et avril. Vous y trouverez, comme on sait, un roman : *Une histoire banale*. Lisez-le si vous n'avez pas eu le temps de le lire en ville. Le roman est bon. Le jeune auteur a un don d'observation, beaucoup d'esprit. L'idée nous paraît un peu arriérée, livresque, mais elle est développée habilement. D'ailleurs, le désir visible qu'a l'auteur de conserver son idée, de l'expliquer avec le plus de détails possible, donne à ce roman un certain dogmatisme, une certaine sécheresse, et même le rend trop long. Quant au style léger, presque aérien, de M. Gontcharov, il ne rachète pas ce défaut. L'auteur croit en la réalité. Il peint les hommes tels qu'ils sont. Les Pétersbourgeoises surtout sont bien réussies. Le roman de M. Gontcharov est très intéressant, mais le compte rendu de la Société d'assistance aux nécessiteux est encore plus intéressant. Nous nous sommes réjoui particulièrement de cet appel à tout le public. Nous sommes heureux de toute union, surtout de l'union pour une bonne œuvre. Dans ce compte rendu, il y a beaucoup de faits très intéressants ; celui qui nous a frappé le plus est la misère extraordinaire de la caisse de la Société. Mais il ne faut pas désespérer ; il y a beaucoup de nobles cœurs. Mentionnons cette ordonnance qui a envoyé 20 roubles argent ; étant

[1] Le Contemporain.

donné sa situation ce doit être pour lui une somme énorme ; et si tous avaient envoyé en proportion ! Les distributions effectuées par la Société sont excellentes et témoignent d'une philanthropie volontaire bien comprise.

À propos de philanthropie obligatoire, ces jours-ci, nous sommes passés devant une librairie et avons vu à l'étalage le dernier numéro du *Eralach*[1]. On y voyait, fort bien représenté, un philanthrope par devoir, celui même qui « bat et frappe sur la gueule le vieux Gavrilo » pour un jabot froissé ; et qui, dans la rue, tout d'un coup, se prend de commisération sincère pour son prochain. Des autres dessins nous ne dirons rien bien qu'il y ait beaucoup de choses justes et d'actualité. Si M. Nievakhovitch le désire, nous lui raconterons une anecdote à propos de la philanthropie. Un propriétaire disait avec feu quel amour il ressentait pour l'humanité et comment il était pénétré des exigences du siècle : « Monsieur, disait-il, mes domestiques sont divisés en trois catégories. Les serviteurs respectables, qui ont servi mon père et mon grand-père fidèlement, honnêtement, forment la première catégorie. Ils logent dans des chambres claires, propres, confortables ; ils mangent les restes de la table des maîtres. La seconde

[1] Recueil humoristique qui parut de 1846 à 1849 ; édité par M. Nievakhovitch.

catégorie comprend les serviteurs peu respectables, peu méritants, qui, cependant, sont de braves gens. Je leur donne une chambre claire commune, et, les jours de fête, on leur prépare des gâteaux. Ceux de la troisième catégorie sont des canailles, des coquins, des fripons ; à ceux-là je ne donne pas de gâteaux et, chaque samedi, je leur fais la morale en les corrigeant. À des chiens, la vie des chiens. Ce sont des coquins. – Sont-ils nombreux, chez vous, dans les premières catégories ? – À vrai dire, répondit le propriétaire un peu gêné, encore pas un... parce que tous sont des brigands et des voleurs. Cette engeance n'est point digne de la philanthropie. »



27 avril 1847

Il n'y a pas encore longtemps, je ne pouvais m'imaginer un habitant de Pétersbourg autrement qu'en robe de chambre et bonnet, bien renfermé, avec l'obligation de prendre toutes les deux heures une cuillerée à soupe de quelque potion. Sans doute tous n'étaient pas malades. Aux uns c'était interdit par leurs occupations, aux autres par leur robuste constitution.

Mais enfin, voilà que le soleil brille, et cette

nouvelle en vaut bien une autre. Le convalescent hésite. Indécis, il ôte son bonnet ; puis il répare sa toilette ; enfin, il consent à faire une promenade. Sans doute bien emmitouflé, tricot de laine, pelisse et galoches. La douceur de l’air le surprend agréablement, ainsi que l’aspect de fête de la foule dans les rues et le bruit assourdissant des voitures sur le pavé. Enfin, sur la perspective Nevski, le convalescent avale de la poussière neuve. Son cœur commence à battre et quelque chose comme un sourire détend ses lèvres jusqu’ici fermées comme en signe d’interrogation ou de mécontentement. La première poussière de Pétersbourg, après un déluge de boue et quelque chose de très mouillé dans l’air, ne le cède pas en douceur à l’ancienne fumée des foyers de la patrie, et le promeneur, du visage duquel disparaît enfin la méfiance, se résout à jouir du printemps. En général, chez l’habitant de Pétersbourg qui se décide à jouir du printemps, il y a quelque chose de si bonhomme, de si naïf qu’on ne peut ne point partager sa joie. Même, s’il rencontre un ami, il oublie la phrase banale : *Quoi de neuf ?* et la remplace par une autre beaucoup plus intéressante : *Hein, quel temps ?* Et l’on sait qu’après le temps, surtout quand il est mauvais, la question la plus saugrenue à Pétersbourg est : *Quoi de neuf ?*

J’ai remarqué souvent que quand deux amis pétersbourgeois se rencontrent quelque part, après

s’être salués, ils demandent en même temps : *Quoi de neuf ?* il y a une tristesse particulière dans leurs voix, quelle qu’ait été l’intonation initiale de leur conversation. En effet, une désespérance totale est liée à cette question à Pétersbourg. Mais le plus agaçant c’est que, très souvent, l’homme qui la pose est tout à fait indifférent, un Pétersbourgeois de naissance, qui connaît très bien la coutume, sait d’avance qu’on ne lui répondra rien, qu’il n’y a rien de nouveau, qu’il a posé cette question peut-être mille fois sans aucun succès ; cependant, il la pose, et il a l’air de s’y intéresser, comme si les convenances l’obligeaient de participer lui aussi à la vie publique, d’avoir des intérêts publics. Mais les intérêts publics... C’est-à-dire nous ne nions pas que nous ayons des intérêts publics ; nous tous aimons ardemment la patrie, nous aimons notre cher Pétersbourg, nous aimons jouer si l’occasion se présente. En un mot il y a beaucoup d’intérêts publics. Mais ce qu’il y a surtout chez nous, ce sont les *groupes*. On sait que Pétersbourg n’est que la réunion d’un nombre considérable de petits groupes dont chacun a ses statuts, ses conventions, ses lois, sa logique et son oracle. C’est en quelque sorte le produit de notre caractère national qui a encore peur de la vie publique et tient plutôt au foyer. En outre, la vie publique exige un certain art ; il faut s’y préparer ; il faut beaucoup de conditions. Aussi, l’on préfère la maison. Là, tout est

plus simple ; il ne faut aucun art ; on est plus tranquille. Dans le groupe, on vous répondra bravement à la question : *Quoi de neuf ?* La question reçoit tout de suite un sens particulier, et l'on vous répond ou par un potin, ou par un bâillement, ou par quelque chose qui vous force vous-même à bâiller cyniquement, magistralement. Dans le groupe, on peut traîner de la façon la meilleure et la plus douce une vie utile entre le bâillement et le ragot, jusqu'au moment où la grippe, ou bien la fièvre chaude, visite votre demeure ; et vous quittez alors la vie stoïquement, avec indifférence, sans savoir comment et pourquoi tout cela était avec vous jusqu'alors. Aujourd'hui, dans l'obscurité, au crépuscule, après une triste journée, plein d'étonnement que tout se soit arrangé ainsi, il semble qu'on ait vécu, qu'on ait atteint quelque chose, et tout à coup, on ne sait pas pourquoi, il faut quitter ce monde agréable et sans soucis pour émigrer dans un monde meilleur. Dans certains groupes, d'ailleurs, on parle fortement de la cause. Quelques personnes instruites et bien intentionnées se réunissent. On bannit sévèrement tous les plaisirs innocents, comme les potins et la préférence, et, avec un entrain incompréhensible, on parle de différents sujets très importants. Enfin, après avoir bavardé, parlé, résolu quelques questions d'utilité générale, et après avoir réussi à imposer aux uns et aux autres une opinion sur toutes choses, le groupe est saisi

d’une irritation quelconque et commence à s’affaiblir considérablement. Finalement, tous se fâchent les uns contre les autres. On se dit quelques dures vérités. Quelques caractères tranchants se font jour et tout se termine par la dislocation totale. Ensuite on se calme ; on fait provision de bon sens et, peu à peu, l’on se réunit de nouveau dans le groupe décrit ci-dessus. Sans doute il est agréable de vivre ainsi. Mais à la longue cela devient irritant ; cela irrite fortement. Par exemple, moi je suis fâché contre notre cercle patriarcal parce qu’il y vient toujours un homme du type le plus insupportable. Vous tous, messieurs, le connaissez très bien. Son nom est Légion. C’est un homme qui a *bon cœur*, et n’a rien qu’un *bon cœur*. Comme si c’était une chose rare à notre époque d’avoir bon cœur ; comme si, enfin, on avait besoin d’avoir bon cœur ; cet éternel bon cœur ! L’homme doué d’une si belle qualité a l’air, dans la vie, tout à fait sûr que son bon cœur lui suffira pour être toujours content et heureux. Il est si sûr du succès qu’il néglige tout autre moyen en venant au monde. Par exemple, il ne connaît ni mesure ni retenue. Tout, chez lui, est débordant, à cœur ouvert. Cet homme est enclin à vous aimer soudain, à se lier d’amitié, et il est convaincu qu’aussitôt, réciproquement, tous l’aimeront, par ce seul fait qu’il s’est mis à aimer tout le monde. Son bon cœur n’a même jamais pensé que c’est peu d’aimer chaudement,

qu’il faut posséder l’art de se faire aimer, sans quoi tout est perdu, sans quoi la vie n’est pas la vie, ni pour son cœur aimant ni pour le malheureux que, naïvement, il a choisi comme objet de son attachement profond. Si cet homme se procure un ami, aussitôt celui-ci se transforme pour lui en un meuble d’usage, quelque chose comme un crachoir. Tout ce qu’il a dans le cœur, n’importe quelle saleté, comme dit Gogol, tout s’envole de la langue et tombe dans le cœur de l’ami. L’ami est obligé de tout écouter et de compatir à tout. Si ce monsieur est trompé par sa maîtresse, ou s’il perd aux cartes, aussitôt, comme un ours, il fond, sans y être invité, sur l’âme de l’ami et y déverse tous ses soucis. Souvent il ne remarque même pas que l’ami lui-même a des chagrins par-dessus la tête : ou ses enfants sont morts, ou un malheur est arrivé à sa femme, ou il est excédé par ce monsieur au cœur aimant. Enfin on lui fait délicatement sentir que le temps est splendide et qu’il faut en profiter pour une promenade solitaire. Si cet homme aime une femme, il l’offensera mille fois par son caractère avant que son cœur aimant le remarque, avant de remarquer (si toutefois il en est capable) que cette femme s’étiole de son amour, qu’elle est dégoûtée d’être avec lui, qu’il empoisonne toute son existence. Oui, c’est seulement dans l’isolement, dans un coin, et surtout dans un groupe que se forme cette belle œuvre de la nature, ce « spécimen de notre

matière brute », comme disent les Américains, en qui il n'y a pas une goutte d'art, en qui tout est naturel. Un homme pareil oublie – il ne soupçonne même pas –, dans son inconscience totale, que la vie est un art, que vivre c'est faire œuvre d'art par soi-même ; que ce n'est que dans le lien des intérêts, dans la sympathie pour toute la société et ses exigences directes, et non dans l'indifférence destructrice de la société, non dans l'isolement, que son capital, son trésor, son bon cœur, peut se transformer en un vrai diamant taillé.

Seigneur Dieu ! Où sont allés les anciens traîtres des vieux mélos et des romans ! L'existence était agréable quand ils vivaient dans le monde. C'est pourquoi il est agréable qu'ici, tout de suite, à côté, se trouve également l'homme le plus vertueux qui défendra l'innocence et punira le mal. Ce traître, ce « tiranno ingrato », c'était un malfaiteur engendré par un jeu mystérieux et tout à fait incompréhensible du sort. Tout en lui était la personnification du mal. Il était déjà malfaiteur dans le sein de sa mère. C'est peu. Ses aïeux, pressentant probablement sa venue au monde, avaient choisi intentionnellement le nom qui convenait à la position sociale de leur futur descendant. Si bien que, d'après le nom seul, vous comprenez que cet homme se promène armé d'un couteau et tue les gens sans raison, Dieu sait pourquoi, comme s'il était une machine à tuer et à incendier. Ça c'était bien ; au moins on savait à

quoi s’en tenir.

Maintenant les auteurs parlent de Dieu sait quoi. Maintenant, il arrive que l’homme le plus vertueux, le plus incapable d’un crime se montre soudain un parfait malfaiteur, sans que même il s’en doute. Et le plus fâcheux, c’est que personne ne peut le remarquer, personne ne peut le dire. Alors, longtemps, il est entouré de respect, et enfin il meurt couvert d’une telle gloire, accompagné de telles louanges, qu’on se prend à l’envier. Souvent il est pleuré sincèrement, tendrement, et, ce qui est le plus drôle, il est pleuré par sa victime même. Malgré cela, il y a parfois tant de prudence dans le monde, qu’on ne comprend pas du tout comment elle arrive à se loger parmi nous ! Voici, par exemple, un cas qui s’est produit ces jours derniers. Un de mes anciens amis, un tantinet mon protecteur, Julian Mastakovitch, a l’intention de se marier. À vrai dire, il est difficile de se marier à un âge plus convenable. Il n’est pas encore marié ; il a encore trois semaines de bon temps avant le mariage. Mais chaque soir il met son gilet blanc, sa perruque, tout ce qu’il faut, achète un bouquet et des bonbons, et s’en va faire sa cour à Glafira Petrovna, sa fiancée, jeune fille de dix-sept ans, tout à fait innocente, qui est dans l’ignorance complète du mal. Rien qu’à cette pensée un sourire sucré paraît sur les lèvres de Julian Mastakovitch. Non, il est même agréable de se marier à un âge pareil. Selon moi, s’il

faut tout dire, il est même inconvenant de le faire pendant la jeunesse, c'est-à-dire avant trente-cinq ans. Mais quand l'homme approche de la soixantaine, quand il est assagi, quand, physiquement et moralement, il a déjà atteint la perfection, oh, alors, c'est bien, vraiment bien. Et penser : voici un homme qui a vécu longtemps et qui, enfin, a atteint son but ! Aussi fus-je tout à fait étonné lorsque, ces jours derniers, un soir, je vis Julian Mastakovitch arpenter son bureau, les mains derrière le dos, l'air défait et triste. C'est aujourd'hui seulement que j'en ai compris la raison. Je ne voulais même pas en parler, c'est une circonstance sans intérêt, banale, qu'il ne faut même pas prendre en considération devant des gens bien-pensants. – Rue Gorokhovaia, au quatrième sur la rue, est un appartement qu'autrefois d'ailleurs j'avais voulu louer. Actuellement cet appartement est habité par une veuve jeune et agréable, qui a l'air très engageant. Or Julian Mastakovitch était soucieux parce qu'il se demandait comment il ferait, une fois marié, pour aller le soir, comme d'habitude, peut-être un peu plus rarement, chez Sophie Ivanovna, afin de s'entretenir avec elle de son procès ? Il y a deux ans déjà, Sophie Ivanovna a présenté une requête au tribunal et son mandataire est Julian Mastakovitch, qui a si bon cœur. C'est pourquoi de telles rides creusaient son front sérieux. Mais enfin, il mit son gilet blanc, prit le bouquet et les bonbons et, l'air joyeux, alla chez

Glafira Petrovna. Voilà un homme heureux ! pensai-je, me rappelant Julian Mastakovitch. Déjà avancé en âge, il rencontre une compagne qui le comprend, une jeune fille de dix-sept ans, innocente, instruite, sortie du pensionnat il n'y a qu'un mois. Et cet homme vivra toute sa vie dans l'aisance et le bonheur. Je fus saisis d'envie. Ce jour était si sale, si morose. Je marchais rue Siennaia.

Mais, messieurs, je suis feuilletoniste et je dois vous parler des nouvelles les plus fraîches ; je dois vous dire par exemple que Jenny Lind[1] part pour Londres. Mais qu'est-ce que c'est que Jenny Lind pour un lecteur de Pétersbourg ? il a bien d'autres chats à fouetter ! Alors, voilà, je marchais rue Siennaia me demandant sur quel sujet je pourrais bien écrire. L'ennui me rongeait. C'était un matin humide et brumeux. Pétersbourg se levait méchant et hargneux comme une vieille fille mondaine, verte et jaune de dépit à cause du bal de la veille. Il était en colère des pieds à la tête. Avait-il mal dormi ? Une grande quantité de bile s'était-elle répandue en lui ? Avait-il, la veille, perdu beaucoup aux cartes, comme un galopin, à tel point que, le matin, ses poches étaient complètement vides ? Était-ce pour quelque autre raison ? C'est difficile à dire, en tout cas, il était fâché. C'était triste de voir ces énormes murs

[1] Célèbre cantatrice suédoise.

humides, ces marbres, ces bas-reliefs, ces statues, ces colonnes, qui avaient aussi l'air de s'irriter contre le mauvais temps, qui tremblaient et claquaient des dents. Tous les horizons pétersbourgeois avaient l'air tristes et mornes. Pétersbourg était fâché. C'était une heure de l'après-midi ; il faisait tout à fait noir.

À ce moment, un cortège funèbre vint à passer. Aussitôt, en ma qualité de feuilletoniste je me suis rappelé que la grippe et le typhus sont des questions pétersbourgeoises presque d'actualité. C'étaient des obsèques magnifiques. Le héros du cortège, en un riche corbillard, triomphalement, les pieds devant, se rendait dans le logement le plus commode du monde. Une longue file de moines écrasaient sous leurs lourdes bottes des branches de sapin jetées sur le sol qui répandaient une odeur de goudron dans toute la rue. Un chapeau à plumet, posé sur le cercueil, annonçait aux passants le grade du dignitaire. Ses décorations, placées sur des coussins, suivaient. Près du corbillard sanglotait un colonel, déjà tout blanc, inconsolable, probablement le gendre du défunt, peut-être son cousin. Dans la longue file de voitures on apercevait, comme d'habitude, des visages endeuillés, on entendait les potins qui ne meurent jamais, et les enfants riaient gaiement dans leurs crêpes blancs.

J'avais du dépit, de l'angoisse ; et je saluais, d'un air profondément offensé, l'amabilité d'un cheval, aux

quatre pieds ankylosés, qui était tranquillement dans son rang et, ayant depuis longtemps avalé la dernière touffe de foin volée à une télègue voisine, se décidait à faire une plaisanterie, c'est-à-dire à choisir le passant le plus affairé (pour lequel, probablement il m'avait pris), de le saisir légèrement par le col ou la manche et ensuite, comme si rien n'était arrivé, de lui montrer sa gueule vertueuse et barbue. Pauvre rosse ! Je suis rentré à la maison. Je me suis préparé à écrire mon feuilleton ; mais, je ne sais comment, j'ai ouvert la revue et me suis mis à lire une nouvelle. Dans cette nouvelle[1], on décrit une famille de Moscou, de la classe moyenne. On y parle aussi de l'amour. Je ne sais pas ce que vous en pensez, mais moi je n'aime pas les histoires d'amour, et je me suis transporté à Moscou dans ma patrie lointaine. Si vous n'avez pas lu cette nouvelle, messieurs, lisez-la. En effet, que pourrais-je vous dire de meilleur, de plus nouveau ? Que les nouveaux omnibus ont fait leur apparition sur Nevski ; que la Néva a occupé tous les esprits durant une semaine ; que dans les salons on continue toujours à bâiller à jours fixes, en attendant l'été avec impatience ? Est-ce cela ? Mais cela vous ennuie depuis longtemps déjà, messieurs. Voilà, vous avez lu la description d'une matinée à Pétersbourg, n'est-ce pas suffisant comme ennui ? Alors, pendant

---

[1] *Sboev*, nouvelle de Neoustroiev.

une matinée aussi pluvieuse, lisez cette nouvelle sur une famille de petites gens de Moscou, et la glace brisée. C'est comme si je l'avais vue dans mon enfance cette pauvre Anna Ivanovna, la mère de famille. Et je connais aussi Ivan Kirilovitch. Ivan Kirilovitch est un brave homme, seulement, quand il est gai, un peu éméché, il aime les plaisanteries. Par exemple, sa femme est malade et a peur de la mort ; alors lui, bien portant, pour rire et plaisanter se met à raconter comment il se remariera quand il sera veuf. La femme se retient, se retient ; elle finit par rire : que faire si son mari a déjà un pareil caractère ? Mais voilà que la théière est cassée. Il est vrai qu'une théière coûte cher. Cependant c'est un spectacle honteux de voir, devant des invités, le mari reprocher à sa femme une maladresse. Puis vint le carnaval. Ivan Kirilovitch n'était pas à la maison. Le soir, comme par hasard, plusieurs jeunes amies de la fille aînée, Olga, se réunirent chez elle. Il y avait aussi des jeunes gens, et des enfants très bruyants, et un certain Pavel Loukitch, qui paraissait sorti d'un roman de Walter Scott. Il bousculait tout le monde, ce Pavel Loukitch. Il proposa de jouer à colin-maillard. La pauvre malade Anna Ivanovna eut comme un pressentiment. Mais, gagnée par le désir général, elle autorisa le colin-maillard. Ah, messieurs, cela me reporte à quinze ans, quand moi-même je jouais à colin-maillard. Quel jeu ! Et ce Pavel

Loukitch ! Ce n'est pas en vain que Sachenka aux yeux noirs, amie d'Olga, chuchote, en se serrant contre le mur, et tremblant de l'attente, qu'elle est perdue. Ce Pavel Loukitch est si terrible ; et c'est lui qui a les yeux bandés. Les petits enfants, s'étant mis dans un coin, sous une chaise, firent du bruit, près d'une glace. Pavel Loukitch se jeta du côté d'où venait le bruit. La glace trembla, quitta ses pitons rouillés et, par-dessus sa tête, tomba par terre et se brisa en mille morceaux. Ah ! quand j'ai lu cela, il m'a semblé que j'avais moi-même cassé cette glace, que j'étais moi-même coupable de tout cela !

Anna Ivanovna pâlit ; tous prirent la fuite, car la peur les avait tous saisis. Qu'allait-il arriver ? Avec crainte et impatience j'attendais le retour d'Ivan Kirilovitch. Je pensais : voilà, il rentrera ivre ; au-devant de lui, sur le perron, sortira la grand-mère, cette vipère, un type de l'ancien Moscou, et elle lui chuchotera quelque chose, probablement sur le malheur arrivé. Mon cœur commençait à battre. Soudain éclate l'orage. D'abord, avec un fracas de tonnerre, qui, peu à peu, se calma ; j'entendis la voix d'Anna Ivanovna. Trois jours après, elle était au lit ; et un mois plus tard elle mourait de phtisie galopante. Alors quoi, tout cela à cause d'une glace brisée ! Mais, est-ce possible ? Oui, et elle est morte. Il y a un charme à la Dickens dans la description des dernières minutes de cette vie inconnue,

effacée. Et Ivan Kirilovitch ? Il est presque devenu fou. Il courait à chaque instant à la pharmacie ; il se querellait avec le médecin ; il demandait toujours en sanglotant à qui sa femme allait le laisser. Oui ; je me suis rappelé beaucoup de choses. À Pétersbourg il y a aussi beaucoup de familles pareilles. J'ai connu personnellement un Ivan Kirilovitch ; on en trouve partout.

J'ai commencé, messieurs, à vous parler de cette nouvelle, parce que j'avais l'intention de vous raconter moi-même une nouvelle. Mais ce sera pour une autre fois. À propos de littérature, nous avons entendu dire que beaucoup sont très contents de la saison d'hiver. Il n'y a pas eu beaucoup de bruit, de querelles particulières, bien que quelques nouveaux journaux et revues aient fait leur apparition. Mais tout se fait beaucoup plus sérieusement. Il y a en tout plus d'entente et de réflexion. Il est vrai que le livre de Gogol a fait beaucoup de bruit au commencement de l'hiver. Ce qui est surtout remarquable à propos de ce livre, c'est l'opinion unanime de presque tous les journaux et revues qui, d'habitude, se contredisent toujours.

Pardon, j'ai oublié le principal. Tout le temps j'y ai pensé, puis je l'ai oublié : Ernst donne encore un concert. Ce sera au profit de la Société de secours aux pauvres et de la Société allemande de bienfaisance.

Nous ne disons pas que le théâtre sera archicomble ; nous en sommes sûr.

◇

11 mai 1847

Savez-vous, messieurs, quelle importance a, dans notre grande capitale, un homme qui a toujours en dépôt chez lui une nouvelle que personne encore ne connaît et qui, en plus, possède le talent de la raconter agréablement ? Selon moi, c'est presque un grand homme et, indiscutablement, mieux vaut avoir en dépôt une nouvelle que la fortune. Quand un Pétersbourgeois apprend une nouvelle rare, et court la raconter, par avance il savoure une volupté spirituelle ; sa voix devient faible et tremble de plaisir ; son cœur baigne dans le beurre. À ce moment, tant qu'il n'a pas encore communiqué sa nouvelle, pendant qu'il court chez des amis à travers la perspective Nevski, il est délivré d'un coup de tous ses soucis. Même, on l'a observé, il se guérit des maladies les plus invétérées et – par comble ! – il pardonne à ses ennemis. Il est doux et grand. Et pourquoi ? Parce que le Pétersbourgeois, en un moment aussi solennel, prend conscience de sa dignité, de son importance et se rend justice. C'est peu. Vous et moi

connaissons sûrement beaucoup de gens auxquels nous interdirions même notre antichambre (s’il n’y avait pas de vrais soucis d’affaires) s’ils venaient faire visite à notre valet. Cet homme comprend lui-même qu’il est coupable, et ressemble beaucoup au chien qui, la queue et les oreilles basses, attend les événements. Mais, soudain, voilà que ce monsieur sonne chez vous d’une façon hardie, passe sans se gêner devant le valet étonné, et, l’air rayonnant, vous tend la main. Et aussitôt vous reconnaissez qu’il en a le droit, qu’il a une nouvelle, ou un potin, ou quelque chose de très agréable à dire. Sans cette circonstance, un pareil individu n’oserait pas venir chez vous. Alors, non sans plaisir, vous l’écoutez, bien que peut-être vous ne ressembliez nullement à cette respectable dame du monde qui n’aimait à entendre aucune nouvelle mais qui écoutait avec plaisir cette anecdote : comment une femme qui enseignait l’anglais à ses enfants avait fouetté son mari[1].

Oui, messieurs, le potin a bon goût. J’ai souvent pensé que si chez nous, à Pétersbourg, quelqu’un avait le talent de découvrir quelque chose de nouveau pour l’agrément de la vie, quelque chose n’existant encore dans aucun pays du monde, ce quelqu’un pourrait gagner des sommes formidables. Il y a des maîtres. C’est extraordinaire comme la nature humaine est

[1] Citée par Gogol.

bâtie ! Soudain, et pas du tout par lâcheté, l’homme cesse d’être homme et devient un petit insecte, un simple petit moucheron. Son visage se transforme et se recouvre non pas d’humidité mais d’une couleur particulièrement brillante. Sa taille, soudain, devient beaucoup plus petite que la vôtre ; l’indépendance disparaît totalement ; il vous regarde dans les yeux comme un chien qui attend un morceau. C’est peu. Bien qu’il ait un bon habit, il se couche par terre, agite joyeusement la queue, crie, lèche, ne mange pas avant qu’on ne l’y autorise. Et, ce qui est le plus drôle, le plus agréable, c’est qu’avec cela il ne perd point sa dignité. Il la conserve intacte, même à vos propres yeux. Tout cela se passe de la façon la plus naturelle. Sans doute vous êtes un Regulus d’honnêteté, au moins un Aristide, en un mot vous mourriez pour la vérité. Vous transpercez du regard cet homme. Lui, de son côté, est convaincu qu’il est tout à fait transparent. Et tout marche comme sur des roulettes. Vous trouvez cela bien, et l’homme ne perd pas sa dignité. Et tout cela parce qu’il vous loue, messieurs. Sans doute ce n’est pas bien qu’il vous loue en face. C’est vilain. Cependant vous remarquez que l’homme vous loue d’une façon intelligente, parce qu’il indique précisément ce que vous aimez dans votre personne. Alors il a de l’esprit, du tact. Il connaît même votre cœur. Car il reconnaît en vous ce que le monde peut-

être vous refuse, bien entendu injustement et par envie. Comment savoir ? dites-vous enfin. Peut-être n'est-ce point un flagorneur, mais simplement un homme trop naïf et sincère. Enfin, pourquoi rejeter l'homme du premier coup ? Et un homme pareil reçoit tout ce qu'il voulait recevoir, comme le juif qui supplie le maître de ne pas acheter sa marchandise. « Pourquoi acheter ? que monsieur regarde seulement dans la besace, ne serait-ce que pour cracher sur la marchandise du juif et s'en aller. » Le juif déroule sa marchandise et le monsieur achète tout ce que le juif désire lui vendre. Non, l'homme n'agit pas du tout par lâcheté. Pourquoi de grands mots ? Il n'a pas du tout l'âme basse. Il a une âme intelligente, charmante ; l'âme de la société ; l'âme qui désire recevoir, l'âme mondaine, qui, il est vrai, prend les devants, mais tout de même une âme. Je ne dis pas chez tous, mais chez beaucoup. C'est pourquoi tout cela est encore bien, parce que sans une âme pareille tous seraient morts d'ennui ou se mangeraient entre eux. La double face, l'hypocrisie, le masque, c'est vilain, d'accord. Mais si, en ce moment, tous se montraient tels qu'ils sont, je jure que ce serait pire.

Toutes ces réflexions me venaient à l'esprit alors que Pétersbourg allait se promener au Jardin d'été et sur la perspective Nevski, pour montrer ses costumes neufs de printemps.

Mon Dieu, rien que sur les rencontres de la

perspective Nevski on pourrait écrire un livre entier ! Mais vous connaissez tout cela si bien, messieurs, de par vos expériences agréables, qu'à mon avis il n'est point besoin d'écrire ce livre. Une autre idée m'est venue, c'est qu'à Pétersbourg on dépense énormément. Il serait curieux de savoir s'il y a beaucoup de gens à Pétersbourg qui ont suffisamment d'argent pour tout ; c'est-à-dire des gens tout à fait à leur aise, comme on dit. Je ne sais pas si j'ai raison, mais je me suis toujours représenté Pétersbourg comme le benjamin gâté d'un père très respectable, homme du temps jadis, riche, large, très raisonnable et très débonnaire. Le père s'est enfin retiré des affaires, s'est installé à la campagne, tout heureux de pouvoir porter un veston de nankin, sans violer les convenances. Mais le fils est resté dans le monde ; le fils doit apprendre toutes les sciences ; il doit être un jeune Européen ; et le père, bien qu'il ne connaisse l'instruction que par ouï-dire, désire vivement que son fils soit le jeune homme le plus instruit. Le fils saisit immédiatement les choses les plus superficielles, s'achète un costume européen, porte l'impériale, et le père, sans remarquer que le fils a tout de même une tête et veut vivre et qu'à vingt ans il a plus appris par expérience que lui pendant toute sa vie, le père, horrifié, ne voyant que l'impériale, voyant le fils puiser sans compter dans sa large poche, remarquant enfin que le fils est très indépendant,

grogne, se fâche, accuse l'instruction et l'occidentalisme et, principalement, est furieux que « l'œuf veuille instruire la poule ». Mais le fils veut vivre et il y met tant de hâte qu'on réfléchit malgré soi à son jeune élan. Sans doute il dépense assez gaillardement.

Par exemple, voici que la saison d'hiver est terminée et Pétersbourg, du moins d'après le calendrier, appartient déjà au printemps. De longues colonnes des journaux commencent à se remplir des noms de ceux qui partent pour l'étranger. À votre étonnement, vous remarquez aussitôt que Pétersbourg est beaucoup plus dérangé au point de vue de sa santé que de sa poche. J'avoue que quand j'eus comparé ces deux sortes de dérangements, une peur panique me saisit, et à mon imagination apparut non la capitale mais l'hôpital. Cependant, je compris bientôt que je m'inquiétais en vain et que la bourse du père, provisoirement, serait encore assez large.

Vous verrez avec quelle munificence seront peuplées les campagnes, quels costumes extraordinaires traverseront les bosquets de bouleaux, et comment tous seront heureux et contents. Je suis même tout à fait sûr qu'un pauvre hère lui-même deviendra tout de suite content et heureux en regardant la joie générale. Au moins il verra gratuitement quelque chose qu'on ne peut voir pour aucun prix dans aucune ville de notre

grand empire.

À propos de pauvre hère, il me semble que de toutes les misères possibles, la plus vilaine, la plus dégoûtante, la plus sale, la plus basse est la misère mondaine, bien qu'elle soit rare. Cette misère qui a dépensé son dernier sou et, par devoir, se montre encore en voiture, couvre de boue le piéton, qui, par un honnête travail, gagne son pain à la sueur de son front, et, malgré tout, a des serviteurs en gants blancs et cravate blanche. C'est une misère qui a honte de demander l'aumône, et n'a pas honte de l'accepter de la façon la plus insolente. Mais assez sur cette boue. Nous souhaitons sincèrement aux Pétersbourgeois de s'amuser à la campagne et de bâiller le moins possible. On sait que le bâillement, à Pétersbourg, est une maladie comme la grippe, les hémorroïdes ou la fièvre, maladie dont on se délivre difficilement par n'importe quelle cure, même la cure mondaine. Pétersbourg se lève en bâillant ; en bâillant, il accomplit ses devoirs et, en bâillant, il se couche. Mais il bâille surtout dans ses mascarades et à l'Opéra. Pourtant l'Opéra est parfait chez nous. Les voix des merveilleux chanteurs sont si sonores, si pures que déjà on en parle dans tous les autres pays, dans toutes les villes et bourgades. Chacun sait déjà qu'il y a à Pétersbourg un opéra, et chacun nous envie. Cependant Pétersbourg s'ennuie quelque peu et, à la fin de l'hiver, l'Opéra lui devient ennuyeux, comme, par exemple, le

dernier concert. Mais, il ne faut pas appliquer cette observation au concert d'Ernst qui a été donné dans un but très charitable. Il est arrivé une étrange histoire. Au théâtre, il y avait une si forte bousculade que beaucoup de personnes, pour sauver leur vie, ont décidé de faire une promenade au Jardin d'été qui, ce jour-là, comme par un fait exprès, était ouvert au public pour la première fois. C'est pourquoi la salle de concert paraissait vide. Mais tout cela n'est qu'un malentendu, pas plus. La caisse pour les pauvres s'est bien remplie. Nous avons entendu dire que beaucoup de gens ont envoyé leur obole et ne sont pas venus au concert, ayant peur de la foule, peur tout à fait naturelle.

Vous ne pouvez vous imaginer, messieurs, quel devoir agréable c'est de parler avec vous des nouvelles de Pétersbourg et de décrire, pour vous, la vie à Pétersbourg. Je dirais même plus : ce n'est pas un devoir, c'est un grand plaisir. Je ne sais pas si vous comprenez ma joie. Mais en vérité il est très agréable de se réunir, de s'asseoir et de bavarder des intérêts publics. Parfois même je suis prêt à chanter de joie, quand je rentre dans la société et vois des hommes solides, sérieux, très bien élevés, qui se sont réunis, parlent de quelque chose sans rien perdre de leur dignité. De quoi parlent-ils ? ça c'est une autre question. J'oublie même, parfois, de pénétrer le sens de la conversation, me contentant du tableau seul.

Mais jusqu'ici, je n'ai jamais pu pénétrer le sens de ce dont s'entretiennent chez nous les gens du monde qui n'appartiennent pas à un certain groupe. Dieu sait ce que c'est. Sans doute quelque chose de charmant, puisque ce sont des gens charmants. Mais tout cela paraît incompréhensible. On dirait toujours que la conversation vient de commencer ; comme si l'on accordait les instruments. On reste assis pendant deux heures et, tout ce temps, on ne fait que commencer la conversation. Parfois tous ont l'air de parler de choses sérieuses, de choses qui provoquent la réflexion. Mais ensuite, quand vous vous demandez de quoi ils ont parlé, vous êtes incapable de le dire : de gants, d'agriculture, ou de la constance de l'amour féminin ? De sorte que, parfois, je l'avoue, l'ennui me gagne. On a l'impression de rentrer par une nuit sombre à la maison en regardant tristement de côté et d'entendre soudain de la musique. C'est un bal, un vrai bal. Dans les fenêtres brillamment éclairées passent des ombres ; on entend des murmures de voix, des glissements de pas ; sur le perron se tiennent des agents. Vous passez devant, distrait, ému ; le désir de quelque chose s'est éveillé en vous. Il vous semble avoir entendu le battement de la vie, et, cependant, vous n'emportez avec vous que son pâle motif, l'idée, l'ombre, presque rien. Et l'on passe comme si l'on n'avait pas confiance. On entend autre chose. On entend, à travers les motifs

incolores de notre vie courante, un autre motif, pénétrant et triste, comme dans le bal des Capulet de Berlioz. L’angoisse et le doute rongent votre cœur, comme cette angoisse qui est au fond du motif lent de la triste chanson russe.

Écoutez... d’autres sons résonnent.
Tristesse et orgie désespérées...
Est-ce un brigand qui a entonné, là-bas, la chanson ?
Ou une jeune fille qui pleure à l’heure triste des adieux ?
Non ; ce sont les faucheurs qui rentrent de leur travail...
Autour sont les forêts et les steppes de Saratov.

Ces jours-ci, c’était la fête du septième jeudi après Pâques. C’est une fête populaire en Russie. Avec elle le peuple salue le printemps et, dans toute la terre russe, on tresse des couronnes. Mais, à Pétersbourg, le temps était froid et morose ; la neige tombait ; les bouleaux n’avaient pas éclos leurs bourgeons détruits par la grêle. La journée ressemblait beaucoup à une journée de novembre, quand on attend la première neige, quand la Néva, gonflée par le vent, hurle et que le vent siffle dans les rues. Il me semble toujours que, par un temps pareil, le Pétersbourgeois est fâché et triste ; et mon cœur se serre en même temps que mon feuilleton. Il me

semble toujours que tous, mécontents, restent à la maison, tantôt potinant, tantôt se querellant avec leurs femmes, tantôt se courbant sur un dossier de l'administration, tantôt jouant toute la nuit au whist, pour s'éveiller le lendemain matin dans un coin solitaire. Il me semble que les passants de la rue se moquent des fêtes et des intérêts publics, que là-bas se mouille ce paysan barbu qui a l'air de se sentir mieux sous la pluie qu'au soleil, et le monsieur en loutre qui n'est sorti, par un temps pareil, que pour un bon placement de son capital. En un mot, messieurs, ce n'est pas gai.

◊

15 juin 1847

Juin. La chaleur. La ville est vide. Tous sont à la campagne et vivent des impressions, jouissent de la nature. Il y a quelque chose d'inexplicablement naïf, même quelque chose de touchant dans la nature de notre Pétersbourg, quand soudain, sans qu'on s'y attende, elle montre toute sa puissance, toute sa force, s'habille de verdure, se pare, s'orne et se couvre de fleurs... Je ne sais pourquoi cela me rappelle cette jeune fille maigre, chétive, que vous regardez parfois avec

commisération, parfois avec un sentiment de pitié, ou que, parfois, tout simplement, vous ne remarquez pas, et qui soudain, en quelques jours, et comme par hasard, devient merveilleusement belle, et vous étonne et vous frappe. Alors vous vous demandez malgré vous quelle force fait briller cette flamme dans ces yeux toujours tristes et pensifs. Qu'est-ce qui attire le sang à ces joues pâles ? Qu'est-ce qui anime de passion les traits doux de ce visage ? Pourquoi cette poitrine se gonfle-t-elle ainsi ? Qu'est-ce qui a provoqué tout d'un coup, la force, la vie, la beauté dans ce visage de femme, l'a obligé à briller d'un sourire pareil, à s'animer d'un rire si séduisant ? Vous regardez autour de vous ; vous cherchez quelque chose ; vous devinez... Mais le moment passe et demain peut-être rencontrerez-vous de nouveau le même regard triste, pensif et distrait, le même visage pâle, la même soumission et la même timidité dans les mouvements, la fatigue, l'inertie, une sourde angoisse et même les traces d'un dépit inutile pour l'élan éphémère. Mais à quoi bon les comparaisons ! Et qui en veut maintenant ? Nous sommes allés à la campagne pour vivre près de la nature, contemplativement, sans comparaisons ; pour jouir de la nature, nous reposer, paresser et laisser tous ces soucis inutiles et trépidants dans les beaux appartements jusqu'en des temps plus propices.

J'ai d'ailleurs un ami qui, ces jours-ci, m'a affirmé

que nous ne savons même pas être paresseux. Il prétend que nous paressons lourdement, sans plaisir, ni béatitude, que notre repos est fiévreux, inquiet, mécontent ; qu'en même temps que la paresse, nous gardons notre faculté d'analyse, notre opinion sceptique, une arrière-pensée, et toujours sur les bras une affaire courante, éternelle, sans fin. Il dit encore que nous nous préparons à être paresseux et à nous reposer comme à une affaire dure et sérieuse et que, par exemple, si nous voulons jouir de la nature, nous avons l'air d'avoir marqué sur notre calendrier, encore la semaine dernière, que tel et tel jour, à telle et telle heure, nous jouirons de la nature. Cela me rappelle beaucoup cet Allemand ponctuel qui, en quittant Berlin, nota tranquillement sur son carnet. « En passant à Nuremberg ne pas oublier de me marier. » Il est certain que l'Allemand avait, avant tout, dans sa tête, un système, et il ne sentait pas l'horreur du fait, par reconnaissance pour ce système. Mais il faut bien avouer que dans nos actes à nous, il n'y a même aucun système. Tout se fait ainsi comme par une fatalité orientale. Mon ami a raison en partie. Nous semblons traîner notre fardeau de la vie par force, par devoir, mais nous avons honte d'avouer qu'il est au-dessus de nos forces, et que nous sommes fatigués. Nous avons l'air, en effet, d'aller à la campagne pour nous reposer et jouir de la nature. Regardez avant tout les bagages

que nous avons emportés. Non seulement nous n'avons rien laissé de ce qui est usé, de ce qui a servi l'hiver, au contraire, nous y avons ajouté des choses nouvelles. Nous vivons de souvenirs et l'ancien potin et la vieille affaire passent pour neufs. Autrement c'est ennuyeux ; autrement il faudra jouer au whist avec l'accompagnement du rossignol et à ciel ouvert. D'ailleurs, c'est ce qui se fait. En outre, nous ne sommes pas bâtis pour jouir de la nature ; et, en plus, notre nature, comme si elle connaissait notre caractère, a oublié de se parer au mieux. Pourquoi, par exemple, est-elle si développée chez nous l'habitude très désagréable de toujours contrôler, éplucher nos impressions – souvent sans aucun besoin – et, parfois même, d'évaluer le plaisir futur, qui n'est pas encore réalisé, de le soupeser, d'en être satisfait d'avance en rêve, de se contenter de la fantaisie et, naturellement, après, de n'être bon à rien pour une affaire réelle ? Toujours nous froisserons et déchirerons la fleur pour sentir mieux son parfum, et ensuite nous nous révolterons quand, au lieu de parfum, il ne restera plus qu'une fumée. Et cependant, il est difficile de dire ce que nous deviendrions si nous n'avions pas au moins ces quelques jours dans toute l'année et si nous ne pouvions satisfaire par la diversité des phénomènes de la nature notre soif éternelle, inextinguible de la vie naturelle, solitaire. Et enfin, comment ne pas tomber

dans l’impuissance en cherchant éternellement des impressions, comme la rime pour un mauvais vers, en se tourmentant de la soif d’activité extérieure, en s’effrayant enfin, jusqu’à en être malade, de ses propres illusions, de ses propres chimères, de sa propre rêverie et de tous ces moyens auxiliaires par lesquels, en notre temps, on tâche, n’importe comment, de remplir le vide de la vie courante incolore.

Et la soif d’activité arrive chez nous jusqu’à l’impatience fébrile. Tous désirent des occupations sérieuses, beaucoup avec un ardent désir de faire du bien, d’être utiles, et, peu à peu, ils commencent déjà à comprendre que le bonheur n’est pas dans la possibilité sociale de ne rien faire, mais dans l’activité infatigable, dans le développement et l’exercice de toutes nos facultés. Par exemple, chez nous, y a-t-il beaucoup d’hommes occupés d’une affaire *con amore*, comme on dit ? On dit que nous autres Russes nous sommes paresseux par nature, que nous n’aimons pas à nous occuper des affaires, et que si l’on nous y oblige, nous le faisons de telle façon que cela ne ressemble pas à une chose sérieuse. Est-ce vrai ? D’après quelle expérience nous attribue-t-on cette qualité nationale si peu enviable ? En général, chez nous, depuis quelque temps, on déclame trop sur la paresse, sur l’inaction. On se pousse mutuellement à une activité meilleure et plus utile, et on ne fait que se pousser. Aussi, pour un rien,

nous sommes prêts à accuser nos confrères, peut-être simplement parce qu'ils ne ripostent pas trop, comme l'a déjà remarqué Gogol. Mais essayez vous-mêmes, messieurs, de faire le premier pas vers cette activité meilleure et utile. Présentez-la-nous sous n'importe quelle forme. Montrez-nous une affaire et, principalement, intéressez-nous par cette affaire. Laissez-nous l'exécuter nous-mêmes, et laissez-nous montrer notre propre capacité créatrice individuelle.

Êtes-vous capable de le faire ou non ? Non. Alors il n'y a pas à accuser. C'est parler inutilement. Précisément, chez nous, l'affaire vient spontanément. Elle ne trouve point de sympathie dans notre âme, et ici paraît alors la capacité purement russe de travailler comme par force, de travailler mal, pas honnêtement et, comme on dit, en rabattant ses manches. Cette qualité caractérise nettement nos mœurs nationales et se montre en tout, même dans les faits les plus minimes de la vie courante. Chez nous, par exemple, il n'y a pas moyen de vivre dans un palais, comme de grands seigneurs, ou de s'habiller comme les gens comme il faut doivent s'habiller ou comme tout le monde (c'est-à-dire comme très peu de gens) ; notre appartement ressemble souvent à une porcherie et l'habit atteint au cynisme inconvenant. Si un homme n'est pas satisfait, s'il n'a pas la possibilité de montrer ce qu'il y a de meilleur en lui, alors, aussitôt, il tombe en un état

incroyable : tantôt il devient ivrogne, tantôt joueur effréné aux cartes et aigrefin ; ou enfin il devient fou d'ambition et en souffre affreusement. Ainsi, peu à peu, on arrive à la conclusion injuste, presque offensante, mais qui paraît bien vraisemblable, que chez nous la conscience de notre propre dignité fait défaut, que nous avons très peu de l'égoïsme nécessaire, et enfin que nous ne sommes pas habitués à faire quelque chose de bien sans récompense. Par exemple, donnez à un Allemand exact, agissant avec système, une affaire tout à fait contraire à ses aspirations et à ses goûts, et expliquez-lui seulement que cette affaire le mènera à quelque chose, le nourrira, par exemple, lui et sa famille, le conduira au but désiré, etc. Immédiatement l'Allemand se mettra au travail, terminera cette besogne et y introduira quelque nouveau système particulier. Mais, est-ce bien ? Oui et non. Dans ce cas, en effet, l'homme arrive à une autre extrémité effrayante, à l'immobilité flegmatique qui, parfois, exclut totalement la conscience de l'homme et met à sa place un système, une obligation, une formule, et l'admiration absolue de la coutume ancestrale, bien que cette coutume ne soit plus à la mesure de notre siècle. La réforme de Pierre le Grand, qui créa en Russie l'activité libre, serait impossible avec un élément pareil dans le caractère national, élément qui prend souvent une forme naïve et belle, mais parfois extrêmement comique. On a vu un

Allemand rester fiancé jusqu'à cinquante ans, donner des leçons aux enfants de propriétaires russes, ramasser un petit pécule et s'unir enfin, en union légitime, avec sa Minchen, desséchée de cette longue attente, mais héroïquement fidèle. Le Russe ne supporterait point cela. Il cesserait plutôt d'aimer, ou se laisserait entraîner, ou ferait quelque autre chose. Contrairement au proverbe, on peut dire que ce qui est bon pour l'Allemand est mortel pour un Russe. Et y a-t-il beaucoup de Russes parmi nous qui soient capables d'arranger comme il faut les affaires d'amour ? Car chaque affaire exige le désir, l'effort de tout l'être. Sont-ils nombreux enfin ceux qui ont trouvé leur voie ? En outre, il y a des activités qui exigent des moyens préalables, une garantie, et il est des affaires pour lesquelles l'homme n'a pas de penchant ; il laisse aller et l'affaire sombre. Alors chez les individus en quête d'activité, mais faibles, efféminés, tendres, naît peu à peu ce qu'on appelle la « rêverie ». L'homme cesse d'être un homme et devient un être étrange, du genre neutre, un *rêveur*. Et savez-vous ce que c'est qu'un rêveur ? C'est le cauchemar de la vie de Pétersbourg ; c'est le péché personnifié ; c'est une tragédie sans paroles, mystérieuse, sauvage, avec toutes ses horreurs, toutes ses catastrophes et ses péripéties, avec son préambule et son dénouement. Et, disons-le, ce n'est pas du tout une plaisanterie. Parfois, vous rencontrez un

homme distrait, le regard vague et vitreux, souvent le visage pâle, défait, toujours l'air préoccupé de quelque chose de très pénible, d'une affaire très compliquée ; parfois comme tourmenté, harassé par des travaux difficiles et qui, en réalité, ne produit absolument rien. Tel est le rêveur, extérieurement. Le rêveur est toujours fatigant parce qu'il est inégal à l'extrême : tantôt trop gai, tantôt trop morne, tantôt grossier, tantôt attentif et tendre, tantôt égoïste, tantôt capable des sentiments les plus nobles. Dans le service, ces messieurs ne valent rien, et bien qu'ayant un emploi ils ne sont capables de rien et traînent seulement leur besogne ce qui, en réalité, est pire que ne rien faire. Ils ressentent un dégoût profond pour toutes les formalités et, malgré cela, on peut dire que, parce qu'ils sont toujours doux, dociles, parce qu'ils ont peur qu'on les touche, ils sont eux-mêmes les premiers formalistes. Mais, chez eux, ils sont tout autres. La plupart s'installent dans un profond isolement, dans un coin inaccessible, comme pour se cacher des hommes et du monde, et, en général, au premier regard sur eux, on remarque quelque chose de mélodramatique. Avec leurs familiers, ils sont sombres et taciturnes ; ils restent plongés en eux-mêmes, ils aiment beaucoup tout ce qui est facile, contemplatif, tout ce qui agit tendrement sur les sentiments ou chatouille les sens. Ils aiment lire et lire n'importe quoi, même les livres sérieux, spéciaux ; mais généralement,

à la deuxième ou à la troisième page, ils abandonnent leur lecture dont ils ont assez. Leur fantaisie mobile, volage, facile est déjà excitée ; l'impression est créée, et le monde entier – avec les joies et les douleurs, l'enfer et le paradis, les femmes séduisantes, les actes héroïques, l'activité noble, et quelque lutte gigantesque, et des crimes et des horreurs de toutes sortes – saisit tout d'un coup l'existence entière du rêveur. La chambre disparaît ; l'espace aussi ; le temps s'arrête ou vole si rapidement qu'une heure compte pour une minute. Parfois des nuits entières passent en des plaisirs indescriptibles. Souvent, en quelques heures, notre rêveur vit le paradis de l'amour ou une vie entière, formidable, énorme, inouïe, merveilleuse, grandiose et belle. Le pouls bat plus fort, les larmes jaillissent, les joues pâles s'empourprent de fièvre et quand, dans la fenêtre du rêveur, l'aurore paraît avec sa lumière rose, il est pâle, malade et heureux. Presque sans conscience, il se jette sur son lit et, en s'endormant, il sent dans le cœur, encore pendant longtemps, une sensation physique maladive et agréable. Les moments où il a conscience sont terribles. Le malheureux ne les supporte pas et, tout de suite, il prend son poison dont il augmente la dose. De nouveau un livre, un motif musical, un ancien souvenir, quelque chose de la vie réelle, en un mot, une des mille causes les plus infimes, et le poison est prêt, et la fantaisie travaille de nouveau

sur le canevas capricieux de la douce rêverie mystérieuse. Dans la rue, il marche tête baissée, faisant peu attention aux passants, parfois aussi oubliant tout à fait la réalité. Mais, s'il remarque quelque chose, c'est la petite chose la plus banale, et ce qu'il y a de plus insignifiant, de plus ordinaire, aussitôt, prend en lui une couleur fabuleuse ; son regard est déjà fait ainsi qu'il voit en tout des choses fantastiques. Un volet clos, au milieu de la journée, une vieille femme estropiée, un homme qui marche à sa rencontre en agitant les bras et parlant à haute voix – comme il y en a beaucoup dans les rues –, un tableau de famille à la fenêtre d'une pauvre maison de bois, tout cela c'est pour lui presque comme des aventures.

L'imagination est montée. Tout de suite naît une histoire nouvelle ou un roman... Parfois, la réalité produit une impression pénible, hostile sur le cœur du rêveur et il se hâte de s'enfermer dans son cher petit coin doré qui, en réalité, est souvent empoussiéré, sale, et en désordre. Peu à peu notre rêveur commence à s'éloigner des gens, des intérêts communs et, imperceptiblement, le sentiment de la vie commune s'émousse en lui. Il lui paraît naturel que les plaisirs que lui procure sa fantaisie soient plus complets, plus beaux, plus charmants que ceux de la vie réelle. Enfin, dans son égarement, il perd tout à fait ce flair moral grâce auquel l'homme est capable d'apprécier la beauté

de la réalité, et il laisse échapper les moments de bonheur véritable. Dans son apathie, les mains paresseusement jointes, il ne veut pas savoir que la vie humaine est la contemplation perpétuelle de soi-même dans la nature et la réalité. Il y a même des rêveurs qui fêtent l'anniversaire de leurs sensations fantastiques. Ils ont noté les dates des mois où ils furent particulièrement heureux, où leur fantaisie joua de la façon la plus agréable. S'ils se sont promenés dans telle ou telle rue, ou s'ils ont lu tel ou tel livre, ou vu telle ou telle femme, alors, le jour anniversaire de leur impression, ils tâchent de répéter la même chose se souvenant, jusque dans les moindres détails, de leur bonheur pourri, impuissant. Est-ce qu'une vie pareille n'est pas une tragédie, une chose épouvantable ; n'est-ce pas une caricature et est-ce que nous tous ne sommes pas plus ou moins des rêveurs ?...

La vie à la campagne, pleine d'impressions extérieures, la nature, le mouvement, le soleil, la verdure et les femmes, qui en été sont si jolies, si bonnes, tout cela est extrêmement utile pour le Pétersbourg malade, bizarre et morne où la jeunesse se perd si vite, où les espoirs se fanent si promptement, où la santé se ruine si rapidement, où l'homme se transforme en si peu de temps. Le soleil, chez nous, est un hôte si rare ; la verdure une chose si précieuse et nous sommes si habitués à nos coins d'hiver que les

nouvelles habitudes, les changements de lit et de vie ne peuvent ne point agir sur nous de la façon la plus bienfaisante. Et la ville est si somptueuse et si vide ! Bien qu'il y ait des originaux à qui elle plaise l'été plus qu'à toute autre époque. Et puis notre pauvre été est si court. On ne remarque même pas comment les feuilles deviennent jaunes, les dernières rares fleurs disparaissent, l'humidité et le brouillard arrivent ; et, de nouveau, s'installe l'automne malsain, s'ébranle la vie. Perspective désagréable, du moins pour le moment.

Souvenirs de Madame A. G. Dostoïevski

I

Le retour en Russie, en 1871[1]

Notre retour à Pétersbourg, après un séjour de plus de quatre ans à l'étranger, eut lieu par une chaude journée d'été, le 8 juillet 1871, jour de la fête de la Sainte Vierge de Kazan.

De la gare de Varsovie, par la perspective Ismaïlovki, nous passâmes devant l'église de la Sainte-Trinité, où nous nous étions mariés[2]. Tous deux, moi et mon mari, en regardant l'église nous nous mîmes à prier, et notre petite fille voyant cela[3] fit, elle aussi, un signe de croix. Je me rappelle que Fiodor Mikhaïlovitch me dit alors : « Eh bien, Annette, on ne peut pas se plaindre. Nous avons vécu heureux ces quatre années à l'étranger, malgré les moments difficiles. Qu'est-ce que nous donnera la vie à Pétersbourg ? Tout l'avenir est enveloppé de brouillard. Je prévois beaucoup de choses

---

[1] Les époux Dostoïevski étaient partis pour l'étranger le 14 avril 1867, deux mois après leur mariage. Ils se proposaient d'y rester trois ou quatre mois au plus.

[2] Le 15 février 1867.

[3] Lubov.

pénibles, des difficultés, des obstacles, avant que nous ne soyons d'aplomb sur nos pieds. Je n'espère qu'en l'aide de Dieu. » Je lui répondis : « Pourquoi s'attrister d'avance ? Espérons en la grâce de Dieu. Le principal, c'est que maintenant notre vieux rêve s'est réalisé et que, de nouveau, nous sommes ensemble dans notre patrie. »

Les émotions les plus variées nous agitaient tous deux. Chez moi dominait le sentiment d'un bonheur infini. Moi qui, dès ma tendre jeunesse, avais rêvé de l'étranger, étais partie avec une telle joie, je m'en étais dégoûtée pendant les deux dernières années de notre séjour, et je le haïssais presque. La religion, la langue, les gens, les mœurs, les coutumes, tout me paraissait non seulement différent, mais presque hostile. Le pain noir russe, la neige profonde, les traîneaux, la sonnerie des cloches des églises orthodoxes me manquaient. En un mot, tout ce à quoi j'étais habituée depuis l'enfance. Par moments, je m'ennuyais terriblement, et ni la présence de ma mère ni celle de mon frère ne pouvaient me faire oublier que je n'étais pas en Russie. Je voyais que Fiodor Mikhaïlovitch travaillait sans ménager ses forces ; je voyais que, même quand nous recevions beaucoup d'argent, il fallait en donner une grande partie aux parents, et payer les intérêts des objets engagés avant le départ. J'avais perdu l'espoir d'économiser la somme importante nécessaire pour retourner à

Pétersbourg et payer certaines de nos dettes, afin de n'être point inquiétés, les premiers temps, par nos créanciers et d'avoir la possibilité de nous installer et d'entreprendre quelque chose pour arranger nos affaires embrouillées.

Je comprenais parfaitement que nous ne pourrions rétablir notre situation qu'en retournant dans notre patrie et en agissant personnellement et non par des intermédiaires. Il me semblait aussi qu'à Pétersbourg je pourrais trouver des travaux de sténographie ou de traduction, et qu'ainsi je pourrais apporter ma contribution dans le ménage[1]. J'escomptais aussi que la maison de la rue Kostromskaïa, que ma mère me destinait, deviendrait ma propriété, et, dans ce cas, la question des dettes serait vite réglée. Je me proposais de vendre immédiatement la maison, de payer les dettes urgentes et d'éteindre les autres peu à peu avec l'argent qu'on recevrait pour les romans. Voilà pourquoi j'avais tant de hâte de rentrer en Russie. Mais sans cesse surgissaient des obstacles de toute sorte qui nous en empêchaient. Tantôt, il n'y avait pas assez d'argent pour le voyage et la première installation. Tantôt nous

---

[1] M[me] Dostoïevski, née Snitkina, avait suivi, en 1866, un cours de sténographie. Ce fut comme sténographe qu'elle se présenta à Dostoïevski pressé alors de terminer sa nouvelle *Le Joueur*. Tout le mois d'octobre 1866, elle écrivit sous sa dictée ; cinq mois plus tard, elle devenait sa femme.

recevions de grosses sommes et cependant nous ne pouvions partir : ou bien l'on attendait prochainement l'augmentation de la famille, ou le bébé était encore trop petit pour l'amener en Russie l'hiver. Les obstacles à notre retour s'accumulaient, de sorte que j'en étais arrivée à croire fermement que jamais nous ne pourrions sortir d'Allemagne et qu'il nous était réservé de demeurer des émigrants malgré nous. Cette pensée m'était à tel point insupportable que d'avance j'acceptais tous les malheurs qui nous menaçaient, pourvu qu'ils nous arrivassent en Russie. En un mot, j'appris personnellement ce que signifiait la nostalgie ; un sentiment que je ne souhaite pas à mon pire ennemi.

De toutes mes forces, je tâchais de cacher à Fiodor Mikhaïlovitch mon ennui et l'état de dépression dans lequel j'étais. Mais pouvait-on tromper sa perspicacité ? Il souffrait beaucoup de ne pouvoir m'arracher à cette vie qui m'accablait. Lui-même regrettait sa patrie qu'il aima toujours profondément. Mais, outre cela, une autre pensée terrible le torturait : il craignait, durant ces longues années de séjour à l'étranger, d'oublier la Russie, de se détacher de la société russe, de cesser de comprendre la vie et la réalité russes. En un mot, il craignait pour lui-même ce qui était arrivé à Tourgueniev et qu'autrefois il lui avait reproché. « D'après les journaux, on ne peut pas connaître la vie, me disait-il parfois. Un écrivain ne doit pas quitter son

pays pour longtemps ; il doit vivre avec lui de la même vie, sinon il est perdu. » Ainsi, Fiodor Mikhaïlovitch se tourmentait de cette longue absence qui pouvait influer de façon néfaste sur son talent littéraire, et le lui faire perdre. Or la littérature était sa vie, sa raison d'être, en même temps que l'unique source de ses moyens d'existence. On peut donc imaginer la joie profonde qu'il éprouva quand des circonstances favorables nous permirent de retourner en Russie. Cette fois, la perspective de l'augmentation de la famille[1] ne nous arrêta pas. Mais à la joie se mêlait une inquiétude : comment arranger nos affaires ? Nous avions près de 25 000 roubles de dettes et toute notre fortune, le jour de notre arrivée, se réduisait à 60 roubles argent et deux malles – notre bagage de l'étranger –, dont l'une contenait les vêtements de Fiodor Mikhaïlovitch, ses manuscrits et ses cahiers de notes, et l'autre, mes effets et ceux des enfants. Aujourd'hui, en se rappelant cela, on pense combien il fallait de force et de courage pour commencer une nouvelle vie en de pareilles conditions.

◇

À notre arrivée, nous descendîmes à l'hôtel du

[1] Leur fils, Fédia, naquit une semaine après le retour en Russie, le 16 juillet 1871.

Commerce, rue des Grandes-Écuries, où nous ne restâmes que deux jours. Nous ne pouvions y demeurer davantage en raison de mes couches prochaines, et parce que le prix était trop élevé pour nous. Nous nous installâmes alors dans une maison meublée de la perspective Ekaterinhof, où nous prîmes deux chambres, au troisième étage. Nous avions choisi ce quartier afin de pouvoir promener notre petite fille, pendant les journées chaudes de juillet, dans le jardin Youssoupov qui était à deux pas de chez nous.

Dès le jour de notre arrivée, les parents de Fiodor Mikhaïlovitch vinrent nous voir et la rencontre fut très amicale. Au cours des quatre dernières années, la situation d'Émilie Fiodorovna Dostoïevski s'était améliorée. Son fils aîné, Fiodor Mikhaïlovitch (que ses parents appelaient « cadet » pour le distinguer de mon mari Fiodor Mikhaïlovitch aîné), donnait désormais beaucoup de leçons de piano bien rémunérées ; le second fils, Michel, avait une place dans une banque ; la fille, Catherine, travaillait aussi quelque part, de sorte que la famille était plutôt dans l'aisance. En outre, Émilie Fiodorovna s'était habituée à l'idée que Fiodor Mikhaïlovitch, ayant une famille à lui, ne pourrait plus lui venir en aide que dans des cas extraordinaires. Seul Paul Alexandrovitch Isaiev[1] ne pouvait renoncer à

[1] Beau-fils de Dostoïevski. Dans plusieurs lettres, Dostoïevski se

plaint des soucis que lui cause ce fils de sa première femme Maria Dmitrievna. La fille de Dostoïevski, Lubov, a publié, à Munich, ses souvenirs dans lesquels elle parle du premier ménage de Dostoïevski et raconte à ce propos des faits qui paraissent peu vraisemblables. « Après l'installation à Sémipalatinsk, écrit-elle, Maria Dmitrievna sut s'arranger un foyer très agréable qui devint l'asile des intellectuels de cette ville. Le bonheur de famille de Dostoïevski ne s'était pas assombri même au retour en Russie d'Europe, mais il était devenu illusoire. La santé de sa femme empirait ; il fallut l'emmener de Pétersbourg à Tver. Et ici, alors qu'elle avait déjà un pied dans la tombe, elle fit à son mari un aveu terrible : elle l'avait épousé uniquement par calcul, séduite par sa gloire littéraire et ses belles relations ; mais, la veille même de son mariage, elle avait passé la nuit avec son amant, jeune et beau répétiteur de son fils, et cette liaison avait duré après le mariage. Il l'avait toujours suivie comme son ombre et il ne disparut, sans laisser son adresse, qu'après que la phtisie l'eut complètement défigurée. Maria Dmitrievna déclara en outre à son mari qu'elle ne l'aimait pas et le méprisait comme ancien forçat [...] Dostoïevski abandonna sa femme et se rendit à Pétersbourg. »

La correspondance de Dostoïevski et quelques passages du journal de Mme A. G. Dostoïevski permettent de contrôler ce récit. Le premier mariage de Dostoïevski, effectivement, ne fut pas heureux. La vie commune fut empoisonnée par de fréquentes et violentes scènes de jalousie. Mais le fait que Dostoïevski toute sa vie fut fidèle à la parole donnée à sa première femme de ne pas abandonner son fils Pascha, permet de douter de la véracité de cet aveu de Maria Dmitrievna, rapporté par Mlle L. Dostoïevski. Du reste, il n'est pas exact que Dostoïevski ait quitté le chevet de sa femme mourante et soit parti de Tver pour Pétersbourg. D'abord, contrairement à l'affirmation de la fille de Dostoïevski, Maria Dmitrievna n'est pas morte à Tver mais à Moscou ; et la veille de la mort de sa femme, le 15 avril 1864, Dostoïevski écrivait à son frère Michel, de Moscou : « Hier, Maria Drnitrievna a eu une crise terrible, le sang est venu à flots par la bouche et a failli l'étouffer. Nous avons pensé que c'était la fin. Nous étions tous autour d'elle. Elle a dit adieu et demandé pardon à tous et a fait quelques dernières recommandations. Elle a demandé de

l’idée que « le père », comme il appelait Fiodor Mikhaïlovitch, était « obligé » de l’entretenir, lui et sa famille. Cependant, même avec lui, la rencontre fut amicale, et cela parce que j’avais fait connaissance de sa femme, et que Nadiejda Mikhaïlovna, qu’il avait épousée au mois d’avril de cette année, m’avait plu tout de suite, si bien que malgré une certaine différence d’âge nous devînmes aussitôt amies. C’était une gentille petite femme, modeste, pas sotte, et je n’ai jamais compris comment elle avait pu choisir pour compagnon de sa vie un homme aussi impossible que Paul Alexandrovitch. Je la plaignais sincèrement, parce que, connaissant son caractère, je prévoyais combien sa vie serait pénible.

Huit jours après notre arrivée à Pétersbourg, le 16 juillet, à 9 heures du matin, l’événement que nous attendions se produisit : je mis au monde un fils, Fiodor. Dès que je fus rétablie, nous baptisâmes notre petit, qui eut pour parrain (comme nos deux filles)

---

transmettre son salut à toute la famille, et ses souhaits de longue vie, surtout à Émilie Fiodorovna. Elle a exprimé le désir de se réconcilier avec toi. (Tu sais, mon ami, que toute sa vie elle a été persuadée que tu étais son ennemi.) Elle a eu une mauvaise nuit. Tout à l’heure, Alexandre Pavlovitch a dit d’une façon positive qu’elle ne passerait pas la journée. Et c’est certain. »

En post-scriptum, Dostoïevski ajoute : « Maria Dmitrievna se meurt doucement en pleine connaissance, et elle bénit Pascha, qui est absent. »

A. N. Maïkov, et pour marraine notre petite fille Lubov qui n’avait pas encore deux ans.

À la fin d’août, Fiodor Mikhaïlovitch alla à Moscou, d’où il rapporta une certaine somme, d’ailleurs pas énorme, qui nous permit de quitter nos chambres meublées pour un appartement. La grande question était que nous n’avions pas de meubles et qu’avant de louer un appartement il fallait s’en procurer. J’eus l’idée d’aller au marché Apraxine demander à des marchands s’ils ne consentiraient pas à nous vendre des meubles à tempérament, moyennant 25 roubles par mois, à condition que, jusqu’à parfait paiement de la somme, les meubles resteraient leur propriété. L’un d’eux, un certain Lubimov, accepta cette proposition et nous donna d’un coup pour 400 roubles de meubles. Mais, mon Dieu, quels meubles ! Tout était neuf, il est vrai, mais tout était en bouleau ou en sapin, et, sans parler de la forme ridicule, le travail en était si mauvais qu’au bout de trois années d’usage ils étaient tout disloqués, si bien qu’il fallut les jeter, littéralement, et les remplacer.

Mais j’étais pleine de gratitude même pour un mobilier pareil. Il nous devenait possible d’avoir un appartement à nous, alors que nous ne pouvions pas continuer à vivre dans deux chambres meublées : le voisinage des petits empêchait Fiodor Mikhaïlovitch de travailler et de dormir.

La question des meubles étant réglée, je me mis en quête d'un appartement. Paul Alexandrovitch s'offrit à m'aider. Le même soir il me déclara qu'il avait trouvé un bel appartement de huit pièces à très bon marché : 100 roubles par mois. « Mais pourquoi un si grand appartement ? demandai-je. – Il n'est pas trop grand, me répondit Paul. Pour vous il y aura un salon, un cabinet de travail, une chambre à coucher et une chambre pour les enfants ; et pour nous, un salon, un cabinet de travail, une chambre à coucher ; et nous aurons une salle à manger commune. – Ainsi vous pensez que nous allons habiter ensemble ? – Sans doute. J'ai dit à ma femme que quand le père reviendrait nous vivrions ensemble. » Il me fallut alors lui parler sérieusement, lui démontrer que les circonstances étaient changées et que, en aucun cas, je ne consentirais à faire ménage commun. Selon son habitude, Paul Alexandrovitch commença par être grossier et menaça de se plaindre à Fiodor Mikhaïlovitch. Mais je ne l'écoutai même pas. Quatre années de vie indépendante n'étaient pas perdues pour moi ; et quand Paul Alexandrovitch s'adressa à mon mari, celui-ci lui répondit qu'il m'avait tout laissé en main et qu'il en serait fait comme je déciderais. Pendant longtemps, Paul ne me pardonna pas l'écroulement des projets qu'il avait échafaudés. Je louai un appartement rue Perpoukhovskaïa, près de l'Institut technologique,

dans la maison de Mme Arkhangelski et je fis établir le contrat à mon nom afin de débarrasser Fiodor Mikhaïlovitch de l'obligation de discuter avec la propriétaire, le portier, etc.

L'appartement comprenait quatre pièces : un cabinet de travail (dans lequel couchait Fiodor Mikhaïlovitch, sur un divan), un salon, une salle à manger, et une chambre à coucher pour moi et les enfants. En décidant de nous installer, je m'étais tranquillisée par l'idée que je n'aurais pas à acheter certains meubles et articles de ménage ainsi que des vêtements, puisqu'en partant nous en avions laissé beaucoup en garde, chez différentes personnes. Aussitôt rétablie, je me mis donc à faire des démarches pour rentrer en possession de notre bien. Mais des surprises très désagréables m'attendaient l'une après l'autre.

Ce fut d'abord ma visite chez une vieille fille, Olga Vassilievna (j'ai oublié son nom), qui, depuis longtemps, habitait notre maison. C'était la plus honnête des femmes, et quand ma mère, trois ans auparavant était partie nous rejoindre à l'étranger, pour quelque temps, elle lui avait donné en garde différents objets de ménage (samovar, batterie de cuisine, porcelaines, cristaux, etc.). Mais, à mon grand chagrin, j'appris qu'Olga Vassilievna était morte depuis quelque mois, et que, comme elle vivait seule, une nièce de province était venue, s'était occupée des obsèques et

que, pour payer les frais de l’enterrement, le juge de paix l’avait autorisée à prendre tous les meubles qui se trouvaient dans le logement. Certains locataires de notre maison savaient bien qu’Olga Vassilievna avait en garde des objets m’appartenant, mais l’héritière déclara « n’être au courant de rien » et elle emporta tout en province, disant que quand elle saurait ce qu’il fallait rendre et à qui il fallait rendre elle ne s’y refuserait pas. Je lui écrivis à Terjok ; mais je ne reçus d’elle que des boucles de malachite et une petite boîte à thé qu’elle ne reconnaissait pas comme ayant appartenues à feu sa tante. Quant aux autres objets, elle proposait de s’en remettre à la décision du tribunal. Il va sans dire que je ne fis point de procès. La seconde surprise désagréable eut trait aux cristaux et porcelaines que j’avais prié ma sœur de me garder. Je dois dire que mon père, grand connaisseur de porcelaines, aimait à fureter chez les antiquaires et avait acheté des choses admirables. Après sa mort, je reçus pour ma part quelques jolies tasses de vieux Saxe et de Sèvres, de l’époque de Nicolas Ier, et aussi de la vaisselle ancienne filigranée. Tous ces objets avaient été placés dans une armoire spéciale, et j’étais sûre de les retrouver. Malheureusement, nous eûmes une mésaventure : en rentrant de la campagne, ma sœur, qui voulait nettoyer à fond son appartement, ordonna à sa bonne de laver la vaisselle renfermée dans l’armoire et lui recommanda d’être particulièrement attentive,

cette vaisselle ne lui appartenant pas. Mais la jeune fille, que ma sœur avait réprimandée pour quelque raison, et qu'elle avait menacée de chasser, décida pour faire enrager sa patronne, exprès, devant une autre bonne et la cuisinière, de jeter par terre un immense plateau couvert de vaisselle, et avec une telle force que tous les objets se brisèrent en mille morceaux, si bien qu'on n'en put même recoller aucun. Ma sœur me dédommagea de cet incident en me donnant un service à thé et quelques autres pièces, mais aujourd'hui encore je me rappelle avec tristesse ces petites tasses avec des bergers, des cartes, et un verre sur lequel une mouche était si bien gravée que tous ceux auxquels on donnait ce verre voulaient chasser la mouche, la croyant vivante. J'eusse donné cher pour ravoir ces objets. Les impressions d'enfance restent en nous pour la vie ; et il a fallu que la colère de cette femme de chambre s'exerçât sur des choses m'appartenant et non sur celles de ma sœur qui la grondait ! On dit bien : « Sur le pauvre Macaire tombent toutes les pommes de pin ! »

Une autre surprise m'atteignit doublement. Pendant les quatre années de notre absence, Fiodor Mikhaïlovitch avait envoyé à Prascovie Petrovna (mère de Vania, fils illégitime de Michel Dostoïevski) l'argent nécessaire pour payer les intérêts des fourrures que nous avions engagées en partant (la pelisse de mon mari et ma cape). Nous nous réjouissions de n'avoir qu'à

rembourser, et de retrouver ainsi, sans trop grosses dépenses, des vêtements d’hiver. Quelle ne fut pas notre tristesse quand Prascovie Petrovna (que j’avais priée d’apporter les engagements) vint chez nous et, en sanglotant, nous raconta qu’elle avait toujours payé les intérêts (c’était peut-être faux) mais que, la dernière fois, elle avait oublié de le faire et que nos effets avaient été vendus. Elle pleurait, promettant de les retrouver, mais ce n’étaient que de vaines promesses qui ne furent jamais tenues. Cependant, nous devons la remercier de nous avoir remis les reconnaissances des objets d’or et d’argent que nous avions engagés, et qui restèrent encore cinq ans en gage avant que nous pussions les retirer.

Partant à l’étranger, en 1867, seulement pour trois mois, nous avions placé quelques meubles (lit, grande commode pleine d’oreillers et de couvertures, une armoire de livres appartenant à Fiodor Mikhaïlovitch, etc.) dans l’appartement d’Émilie Fiodorovna, chez qui s’installa Paul Alexandrovitch. Nous y avions déposé aussi les icônes anciennes du Christ et de la Sainte Vierge, en des cadres d’argent, avec lesquelles on m’avait bénie pour mon mariage. Quand j’installai mon nouvel appartement, je priai Paul Alexandrovitch de m’apporter mes icônes. Il me les rapporta, mais sans les cadres, et il raconta une histoire invraisemblable : que sa logeuse l’avait volé (en quatre ans il avait déménagé

une dizaine de fois) et qu'un jour, en rentrant chez lui, il avait trouvé les icônes sans cadres, que, pour les ravoir, il avait fait un procès, etc. Quant aux meubles, oreillers et couvertures, il reconnut qu'il les avait pris pour son propre ménage. Et pour la bibliothèque il avoua franchement que étant sans argent, il avait vendu un livre après l'autre. Il avait vendu ainsi tous les livres qu'on avait offerts à Fiodor Mikhaïlovitch, avec autographes des auteurs ; et quand j'exprimai mes regrets de la perte de la bibliothèque, il se fâcha contre moi disant que nous seuls étions coupables, puisque nous lui avions envoyé l'argent si irrégulièrement. Comme si nous étions obligés d'entretenir un homme robuste et paresseux !

La perte de la bibliothèque de Fiodor Mikhaïlovitch nous fut particulièrement sensible. Je me rappelle qu'à l'étranger mon mari soupirait après ses livres et je le consolais en disant que sa bibliothèque serait sûrement conservée et que, rentré en Russie, il pourrait en jouir. Ce fut pour nous une perte irréparable, puisque jusqu'à la mort de Fiodor Mikhaïlovitch les circonstances furent telles que nous n'eûmes pas les moyens de reconstituer une bonne bibliothèque. Et mon mari était justement fier de la sienne pour laquelle il dépensait chaque année beaucoup d'argent. À en juger par les comptes du libraire Bazounov, il y avait dans notre bibliothèque beaucoup d'ouvrages sérieux, notamment

sur l'histoire des Vieux Croyants. Et tout cela a été perdu. Plus tard, il m'est arrivé, par hasard, de retrouver au marché Alexandre quelques-uns des livres vendus par Paul Alexandrovitch, entre autres un qui m'appartenait : *Le Monde de Dieu,* de Razine. Ce livre m'avait été donné comme prix, au lycée de jeunes filles Marie ; le feuillet portant mon nom s'y trouvait encore. Bien entendu j'ai racheté ce livre.

Tels furent les dommages que, par un concours extraordinaire de circonstances, il nous fallut supporter, durant les quatre ans passés à l'étranger.

Cependant, toutes les surprises ne furent pas désagréables. En voici une qui me causa une grande joie. Un jour de l'hiver 1871, je fus chez mon cousin ; le docteur Michel Nicolaïevitch Snitkine, qui, au printemps de cette même année, avait épousé Catherine Hypolitovna, sœur de Mme Saint-Hilaire. Ayant ouï les mésaventures que je viens de rappeler, Catherine Hypolitovna me dit : « J'ai entendu dire à ma sœur Sacha (Mme Saint-Hilaire) que dans le grenier de leur maison se trouve une malle d'osier, pleine de papiers, appartenant à votre mari. » Aussitôt je m'informai et j'appris que trois ans auparavant Fiodor Mikhaïlovitch « cadet » avait demandé à Mme Saint-Hilaire l'autorisation de déposer chez elle, provisoirement, une malle contenant des papiers de son oncle. Lui-même était ensuite parti et la malle était restée chez eux. Le

lendemain je la fis prendre. On m’apporta une grande malle d’osier pleine de papiers et de cahiers, pas fermée à clé, entourée seulement d’une corde. On peut imaginer ma joie quand, en examinant le contenu de cette malle, je trouvai des carnets de Fiodor Mikhaïlovitch, des livres de comptes des revues *Vremia* et *Epokha* et quantité de lettres diverses. Ces papiers retrouvés m’ont servi plus d’une fois, par la suite, quand il fallut prouver ou démentir certains faits, appartenant à une période de la vie de mon mari, antérieure à 1867, donc inconnue de moi.

J’appris par la suite qu’après notre départ c’était Paul qui avait pris cette malle. En quittant Émilie Fiodorovna, il l’avait laissée chez elle. Celle-ci, ne sachant qu’en faire l’avait donnée à son fils, Fiodor Mikhaïlovitch « cadet » qui, à son tour, l’avait déposée dans une maison amie. Et tous avaient oublié l’existence de cette malle. J’ai pensé alors que mon mari devait avoir d’autres cahiers et manuscrits, antérieurs à ceux-ci, et se rapportant aux *Humiliés et Offensés* et au *Journal d’un sous-sol*, et sans doute y avait-il une autre malle de papiers dont Paul Alexandrovitch avait dû s’emparer et qui, par lui, était passée en d’autres mains et gît oubliée dans un grenier quelconque, jusqu’à ce que les souris en prennent soin. Mais, malgré toutes mes recherches, je n’ai pas réussi à élucider ce point.

II

La lutte contre les créanciers

En septembre 1871, un journal annonça le retour de Dostoïevski de l'étranger. C'était pour nous le pavé de l'ours. Nos créanciers qui, jusqu'alors, se taisaient, reparurent tout à coup, exigeant le paiement de leur dû. Le premier qui se montra, et le plus menaçant, fut M. G. Hinterlakh.

Fiodor Mikhaïlovitch ne lui devait rien personnellement, et il ne s'agissait pas des affaires de la revue. Cette dette concernait la fabrique de tabacs de son frère. Michel Dostoïevski, afin de répandre le plus possible ses tabacs, avait annoncé dans les journaux que chaque boîte de cigares d'une certaine sorte contiendrait une surprise : ciseaux, étui à aiguilles, rasoir, canif, etc. Ces surprises attirèrent les acheteurs, et l'idée, au début, eut un grand succès. Mais comme le choix des surprises était limité, bientôt le nombre des acheteurs diminua et il fallut renoncer à ce moyen. Les surprises étaient exclusivement des objets de métal achetés par Michel Dostoïevski à un marchand en gros G. Hinterlakh. Celui-ci vendait à crédit, acceptait des

billets à ordre moyennant de gros intérêts. Tant que marcha la revue *Vremia,* Michel Mikhaïlovitch régla ses comptes avec Hinterlakh, qu'il considérait comme le plus exigeant de ses créanciers. Trois ou quatre jours avant sa mort (en juillet 1864), il déclara avec joie à mon mari et à sa femme qu'enfin il en avait terminé « avec cette sangsue d'Hinterlakh ». À la mort de Michel Mikhaïlovitch toutes ses affaires passèrent à son frère qui prit à son compte les dettes de la revue *Vremia.* À ce moment il eut la visite de Mme Hinterlakh qui lui déclara que Michel Mikhaïlovitch lui devait environ 2000 roubles. Mon mari, se rappelant les paroles de son frère au sujet du règlement de sa dette à Hinterlakh, lui en fit part ; mais elle répondit que c'était une dette personnelle, qu'elle avait remis cet argent à Michel Mikhaïlovitch sans aucun reçu, et elle suppliait Fiodor Mikhaïlovitch de lui rembourser ces 2000 roubles ou de lui signer des billets. Elle affirmait que si elle n'obtenait pas ces billets, son mari lui ferait une vie impossible. Elle sanglota, tomba aux genoux de Fiodor Mikhaïlovitch, eut une crise de nerfs, et mon mari, qui a toujours cru en l'honnêteté des gens, lui signa deux billets à ordre de mille roubles chacun. Le premier de ces billets fut payé avant 1867. Quant au second, avec les intérêts pendant quatre ans, il se montait maintenant à 1300 roubles. Aussi, peu après notre retour, Hinterlakh exigea le paiement de cette somme. Il

envoya à Fiodor Mikhaïlovitch une lettre menaçante, et celui-ci dut aller le trouver pour solliciter un délai, jusqu'au nouvel an (1872), époque à laquelle il devait recevoir de l'argent pour ses romans. Fiodor Mikhaïlovitch revint tout à fait désespéré. Hinterlakh refusait d'attendre, menaçait de saisir nos meubles et, si cela ne suffisait pas, d'envoyer mon mari en prison pour dettes, dans la section des faillis. Fiodor Mikhaïlovitch lui objecta : « Mais est-ce qu'en prison, dans une salle commune, loin de ma famille, je pourrai travailler ? Avec quoi donc pourrai-je vous payer si vous m'enlevez la possibilité de travailler ? – Oh vous êtes un littérateur célèbre et je compte que le Fonds littéraire vous fera libérer immédiatement », répondit Hinterlakh. Fiodor Mikhaïlovitch, qui n'avait pas beaucoup de sympathie pour les dirigeants du Fonds littéraire, exprima son doute en le secours de cette institution ; il décida même qu'il préférait être mis en prison dans la section des faillis que d'accepter un secours du Fonds littéraire.

Le soir, mon mari et moi, nous discutâmes longtemps au sujet de cette affaire et nous décidâmes de proposer à Hinterlakh la combinaison suivante : nous lui donnerions tout de suite cinquante roubles et nous lui verserions chaque mois vingt-cinq roubles. Fiodor Mikhaïlovitch alla pour la seconde fois chez Hinterlakh avec cette proposition. Il rentra à la maison terriblement

révolté. Après une longue discussion, Hinterlakh lui avait dit : « Vous êtes un littérateur de grand talent, et moi je veux vous démontrer qu'un petit marchand allemand peut mettre en prison pour dettes un célèbre littérateur russe ; et soyez sûr que je le ferai. » (Il faut dire que c'était après leur guerre victorieuse et tous les Allemands à l'étranger étaient devenus très insolents et cherchaient toutes les occasions de montrer leur supériorité sur les autres peuples.)

J'étais indignée d'une pareille insolence envers mon cher mari ; mais je me rendais compte que nous étions entre les mains d'un fripon et n'avions pas la possibilité de nous en débarrasser. Prévoyant que G. Hinterlakh ne s'en tiendrait pas aux menaces, je résolus de tâcher d'arranger moi-même cette affaire, et, sans rien dire à Fiodor Mikhaïlovitch (qui certainement me l'eût interdit), j'allai chez Hinterlakh. Il me reçut d'un air hautain et me déclara : « Ou l'argent sur la table ou, dans une semaine, vous serez saisis et vendus, et votre mari installé dans la maison de Tarassov. » (Nom de la prison pour dettes.) À cela je répondis avec beaucoup de calme que l'appartement était à mon nom (j'avais voulu cela pour que mon mari ne fût pas dérangé par les petits soucis avec la propriétaire, le portier, etc.) et que je ne permettrais pas qu'on me saisît. Quant aux meubles achetés à tempérament, ils étaient, jusqu'à complet paiement, la propriété du marchand et, par

conséquent, ne pouvaient être vendus. J'ajoutai qu'on pouvait saisir deux ou trois vêtements de Fiodor Mikhaïlovitch mais que cela ferait une somme bien trop petite pour en valoir la peine. Comme preuve de mes dires, je lui montrai mon engagement de location et la copie du contrat de vente avec le marchand de meubles. À ses menaces de prison, je répondis à Hinterlakh : « Je vous donne ma parole d'honneur que si Fiodor Mikhaïlovitch est forcé d'y aller, même pour quelques jours, je le supplierai à genoux d'y demeurer jusqu'à ce que sa dette soit éteinte. (Le séjour en prison d'un débiteur éteignait sa dette. Pour 1300 roubles il eût fallu y rester près de neuf mois.) Je m'installerai à proximité, j'irai le voir chaque jour avec les enfants et l'aiderai dans son travail. Sans doute que dans la promiscuité de la prison il lui sera difficile de travailler mais, Dieu aidant, mon mari s'y habituera et pourra travailler quand même. En revanche, M. Hinterlakh, vous ne recevrez pas un kopek et serez forcé de payer la nourriture. Je vous donne ma parole d'honneur qu'il en sera ainsi, et que vous serez cruellement puni de votre obstination. » Alors Hinterlakh commença à se plaindre de l'ingratitude de mon mari, envers lequel il avait montré tant de patience pour le paiement de cette dette. Cela acheva de me révolter et me mit hors de moi. « Non, c'est vous qui devez être reconnaissant à mon mari, dis-je, qui a donné à votre femme des billets pour

une dette probablement payée depuis longtemps. Elle n’avait pas de reçu du frère de mon mari et Fiodor Mikhaïlovitch pouvait ne pas prendre l’engagement de payer. S’il a signé les billets, c’est par magnanimité, par pitié, parce que votre femme pleurait et disait que si elle n’obtenait pas ces billets vous la maudiriez et lui feriez d’éternels reproches. Mais ne pensez pas que votre cruauté sera acceptée ainsi. Si vous mettez vos menaces à exécution, de mon côté je ferai un scandale, j’écrirai en détail toute cette histoire et la publierai dans *Le Fils de la patrie*, afin que tous voient de quoi sont capables les “honnêtes” Allemands. On vous reconnaîtra sous le nom que je choisirai et si vous m’intentez un procès, je prouverai que j’ai dit la vérité ; les témoins devant lesquels votre femme a supplié Fiodor Mikhaïlovitch de lui signer des billets sont encore vivants. »

En un mot j’étais hors de moi et parlais sans mesurer mes termes, et seulement pour soulager mon cœur de la colère qui m’étouffait. Plusieurs fois, au cours de mon existence, j’ai été victime de ma colère, mais, cette fois, elle eut du bon. L’Allemand, ayant peur que je n’écrivisse dans un journal, me demanda après avoir réfléchi ce que je désirais. « La même chose que mon mari vous a demandé hier, répondis-je. – Bien. Donnez l’argent », dit-il. Je le priai de signer et de mentionner dans le reçu le détail de nos conventions, pour éviter des contestations futures.

Je rentrai à la maison, victorieuse, le papier en poche, sachant qu'avec cela j'avais gagné pour un certain temps la tranquillité de mon mari et la mienne.

◇

Avant de raconter notre lutte contre les créanciers et les conditions incroyables, et les difficultés dans lesquelles nous vécûmes encore dix ans, presque jusqu'à la mort de mon cher mari, pour les payer, je dois dire quelques mots de l'origine de ces dettes qui ont empoisonné notre existence.

Une toute petite partie seulement (deux ou trois mille roubles) en avait été contractée par Fiodor Mikhaïlovitch personnellement, pour ses propres besoins. Quant aux autres, elles provenaient pour une part de la fabrique de tabacs de Michel Dostoïevski, dont j'ai parlé plus haut, et surtout des revues *Vremia* et *Epokha* éditée par ce même frère de mon mari. En 1864, Michel mourait après une maladie de trois jours. Sa famille (sa femme et quatre enfants mineurs) habituée à vivre dans l'aisance restait sans ressources. Fiodor Mikhaïlovitch qui, à cette époque, était devenu veuf et n'avait pas d'enfants, crut de son devoir de payer les dettes de son frère, afin que la mémoire de celui-ci demeurât intacte, et de soutenir sa famille. À ce

noble projet Fiodor Mikhaïlovitch résolut de sacrifier son talent (en s'employant à d'infimes besognes), ses forces, sa vie, et il se chargea d'une affaire dont jusqu'ici il ne savait rien : l'édition de la revue *Epokha*. Devenu directeur de la revue, Fiodor Mikhaïlovitch devait prendre à son compte les dettes de cette publication : créances des marchands de papier, de l'imprimeur, du brocheur, honoraires des auteurs, etc. Peut-être mon mari eût-il réussi dans cette entreprise s'il avait eu plus de prudence dans le caractère et au moins un certain sens pratique. Mais il ne possédait pas ces qualités. Au contraire, il avait une confiance absolue en chacun et croyait fermement en l'honnêteté humaine. Par la suite, quand j'ai su par des témoins oculaires comment Fiodor Mikhaïlovitch signait des engagements d'argent et quand j'ai appris, par d'anciennes lettres, les détails de plusieurs faits, j'ai été frappée de la naïveté enfantine de mon cher mari. Tous ceux qui n'étaient pas trop maladroits le trompaient et lui soutiraient de l'argent et des billets. Tant que son frère avait vécu, Fiodor Mikhaïlovitch ne s'était point occupé des affaires de l'administration, et il ne savait pas quelle était la situation matérielle de Michel Mikhaïlovitch. Mais dès qu'il fut mort, parurent des personnes, que mon mari ne connaissait point, qui lui déclarèrent que son défunt frère leur devait de l'argent. Dans la plupart des cas ces créanciers ne présentaient

aucun papier justifiant leurs prétentions ; mais Fiodor Mikhaïlovitch, qui croyait en l’honnêteté des hommes, ne songeait même pas à leur demander des preuves. D’habitude il disait : « Pour le moment, je n’ai pas d’argent ; mais je puis vous signer des billets à ordre ; seulement je vous prierai de ne pas les exiger trop vite. Je paierai dès que je pourrai. » Les gens prenaient les billets, promettaient d’attendre, mais, naturellement, ne tenaient pas leurs promesses et exigeaient le paiement immédiat.

Je citerai un cas que j’ai pu vérifier documents en main. Un écrivailleur, B., qui publiait des nouvelles dans la revue *Vremia* vint trouver Fiodor Mikhaïlovitch et lui réclama 250 roubles, dus pour une nouvelle. Comme toujours mon mari n’avait pas d’argent (les abonnements avaient été touchés du temps de Michel, et on laissa ceux qui rentrèrent à la famille du défunt), et il proposa un billet à ordre. B., très touché, remercia chaleureusement Fiodor Mikhaïlovitch et lui promit d’attendre pour le paiement que ses affaires se soient améliorées. Mais il demanda de ne point mettre de délai sur le billet, pour n’avoir pas à le protester. Mon mari accepta cette proposition aussi. Quel ne fut pas son étonnement quand deux ou trois semaines plus tard on lui présenta ce billet et qu’on voulut le saisir ! Fiodor Mikhaïlovitch alla chez B. pour une explication. Celui-ci parut indigné du fait, mais il raconta que sa logeuse

ayant exigé le paiement de son loyer sous menace de le chasser, il s'était décidé à lui remettre le billet de Fiodor Mikhaïlovitch, qu'elle avait promis de ne pas présenter à l'encaissement. Il était désespéré, disait-il, d'avoir mis mon mari en une telle situation, il allait parler avec la logeuse, arrangerait l'affaire, etc. Mais, en définitive, pour échapper à la saisie, Fiodor Mikhaïlovitch dut emprunter à gros intérêts et payer le billet.

Huit ou neuf ans plus tard, j'eus l'occasion de vérifier une masse de papiers, lettres, cahiers, registres, etc., conservés par mon mari. Parmi les registres, il y en avait se rapportant à la rédaction de la revue *Vremia*. On imagine mon étonnement et mon indignation quand j'y trouvai le reçu de B. pour cette nouvelle, que lui avait payée Michel, et ensuite un autre reçu d'une avance de 60 roubles pour une nouvelle que B. s'engageait à écrire. Je montrai tous ces papiers à mon mari qui se borna à dire : « Vraiment, jamais je ne l'aurais cru capable de me tromper. Voilà où la misère peut conduire un homme. »

Selon moi, la plupart des dettes endossées par Fiodor Mikhaïlovitch étaient du même genre. Il y en avait en tout pour près de 20 000 roubles ; 25 000 avec les intérêts ; et nous avons payé cette somme durant les treize années de notre vie commune. C'est seulement un an avant la mort de mon mari que, tout étant payé,

nous commençâmes à respirer librement, sans avoir à craindre désormais les menaces des créanciers, la saisie, etc.

Cependant, pour s'acquitter de ces obligations, en partie mensongères, Fiodor Mikhaïlovitch devait travailler au-delà de ses forces, hâtivement, au risque de compromettre son œuvre d'artiste. Et cette pensée le torturait. Moi, mon mari et toute notre famille, tout le temps de notre vie commune, nous dûmes renoncer à toute aisance, à tout bien-être, et travailler sans relâche en ne pensant qu'à nous délivrer des dettes qui nous gâchaient l'existence. Combien plus heureuses et plus calmes eussent été ces quatorze années de notre vie, pour mon cher mari et pour moi, si ce souci n'eût été toujours suspendu sur nous. Si nous avions eu un peu d'argent, Fiodor Mikhaïlovitch n'eût pas été obligé de proposer ses romans aux rédactions ; il aurait attendu qu'on vînt chez lui, comme le faisaient tous les écrivains qui vivaient dans l'aisance : Tourgueniev, Ostrovski, Pisemski et d'autres. S'il n'avait pas eu ces dettes et les soucis qui l'opprimaient, Fiodor Mikhaïlovitch au lieu d'écrire ses œuvres à la hâte, comme il l'a fait, aurait pu les corriger, les travailler avant de les remettre à l'imprimerie et l'on peut comprendre combien elles y auraient gagné du point de vue de l'art. Jusqu'à la fin de sa vie, Fiodor Mikhaïlovitch n'a pas écrit un seul roman dont il fut

satisfait, et cela à cause de nos dettes.

Quant à ma vie à moi, je n'y puis penser sans un sentiment d'amertume. Je comprends la satisfaction que l'on peut éprouver quand on rembourse des sommes qu'on a empruntées personnellement ; on se rappelle qu'un jour les gens vous ont tiré d'embarras, vous ont aidé dans un moment pénible et l'on se réjouit de leur rendre l'argent avec gratitude. Mais c'est un autre sentiment qui paraît dans l'âme quand il faut payer les dettes d'un autre, les dettes d'un parent qu'on n'a pas connu (Michel est mort en 1864) et, surtout, des dettes inexistantes dont la reconnaissance fut arrachée par tromperie à mon cher mari. J'ai souvent pensé combien ma vie eût été plus heureuse, plus gaie, si je n'avais pas eu toujours à me dire : où trouver l'argent pour telle ou telle date ? Pour combien engager tel ou tel objet ? Comment faire pour que Fiodor Mikhaïlovitch ignore la visite de tel ou tel créancier venu le menacer, ou l'engagement de tel objet ? Toute ma vie a été assombrie par ces tourments. Ce sont eux qui ont absorbé ma jeunesse, ruiné ma santé et détraqué mes nerfs pour toujours.

Et penser que la moitié de ces dettes, donc la moitié de nos tourments, eût pu être épargnée à Fiodor Mikhaïlovitch et à sa famille s'il se fût trouvé parmi ses amis et connaissances un ou deux hommes de cœur, pour le guider dans la pratique de ces affaires qu'il ne

connaissait point. Il m’a toujours paru incompréhensible (et à vrai dire cruel) que les amis de mon mari *(nomina sunt odiosa)*[1], connaissant sa naïveté enfantine, sa confiance exagérée, son état maladif, sa complète insécurité matérielle, aient pu permettre qu’il agît seul dans la liquidation des affaires de la revue, après la mort de son frère. Est-ce que les « amis » ne pouvaient pas prévoir que Fiodor Mikhaïlovitch si peu pratique, si confiant, commettrait dans ce cas une série de fautes irréparables ? Est-ce que les « amis » de mon cher mari n’auraient pas pu former un petit groupe qui l’aurait aidé, conseillé, et qui aurait exigé la preuve de chaque dette ? Je suis convaincue que si ce petit groupe avait existé, beaucoup de créanciers n’auraient pas osé présenter leurs titres, sachant qu’ils seraient soumis à un certain contrôle. Non, parmi les « amis » et les « admirateurs » de Fiodor Mikhaïlovitch, il ne s’est pas trouvé un seul homme résolu à sacrifier un peu de son temps et de ses forces pour lui rendre un véritable service. Sans doute, tous plaignaient Fiodor Mikhaïlovitch, compatissaient à sa situation difficile, mais tout cela c’étaient des mots, des mots, des mots. On dira peut-être que les amis de mon mari étant des poètes, des romanciers, des critiques, ils n’entendaient

[1] Mme Dostoïevski a sans doute en vue A. N. Maïkov et N. N. Strakhov.

pas grand-chose aux affaires et ne pouvaient guère donner de bons conseils. Mais, à cette époque, ils n’étaient plus des jeunes gens et ils arrangeaient admirablement leurs propres affaires matérielles. On dira peut-être que Fiodor Mikhaïlovitch, jaloux de son indépendance, n’aurait pas accepté une aide pareille de ses amis. C’est faux. La preuve est le plaisir, la confiance absolue avec lesquels il me remit tous ses intérêts matériels et suivit mes conseils bien qu’au début il n’eût pu me considérer comme une femme d’affaires très expérimentée. Mais il avait confiance en moi et aussi en tous ses amis ; il n’eût donc point refusé leur assistance s’ils la lui avaient proposée. Oui, cela m’a toujours frappée ; je n’ai jamais pu comprendre de pareilles relations amicales, et j’ai toujours gardé une certaine rancœur envers ces « amis » de mon cher mari.

◇

J’ai déjà mentionné qu’ayant appris par les journaux notre retour, nos créanciers se jetèrent sur nous. De leur point de vue ils avaient raison, puisqu’ils attendaient depuis longtemps et voulaient recevoir leur dû. Mais que pouvions-nous faire quand nous n’avions aucune possibilité de les satisfaire immédiatement ? Mon espoir de recevoir la maison qui m’était destinée et de

la vendre aussitôt pour me débarrasser des créanciers qui nous pressaient le plus ne pouvait se réaliser immédiatement, ma mère ayant été obligée de rester à l'étranger à cause du mariage de mon frère.

En novembre 1871, ma sœur Marie Grigorievna Svatkovskaïa, qui gérait les maisons de ma mère, alla à Rome pour y passer l'hiver. Elle avait promis de remettre, dès son retour, au printemps, les maisons et les comptes de gérance à ma mère qui pensait rentrer en Russie en janvier 1872. Il fallait donc, bon gré mal gré, attendre le printemps. Mais au printemps un grand malheur nous frappa tous : ma sœur, tombée malade du typhus, à Rome, y mourut le 1er mai 1872. Comme on l'apprit après sa mort, ma sœur avait donné procuration à son mari, pour gérer les maisons de ma mère, et celui-ci, a son tour, avait transmis son pouvoir à quelqu'un qui n'avait pas justifié sa confiance. Pendant trois ou quatre ans, ce monsieur avait touché les loyers mais n'avait pas trouvé nécessaire de payer les impôts ; il y avait ainsi de gros arriérés, et l'État fit afficher la vente des maisons. Malheureusement, nous n'avions pas le moyen de payer les impôts et d'empêcher la vente. D'ailleurs, nous pensions que les maisons se vendraient à un bon prix, que ma mère recevrait, déduction faite des dettes, une forte somme dont elle me donnerait une partie à la place de la maison qui m'était destinée. Mais il arriva un événement auquel nous ne nous attendions

pas. L'individu qui gérait les maisons avait fait des engagements fictifs avec des personnes auxquelles il prétendait avoir loué les maisons pour le délai permis par la loi, c'est-à-dire pour dix ans ; et il prétendait, en outre, avoir touché d'avance l'argent des loyers pour toute cette durée. Ces manigances ne furent dévoilées qu'au moment de la vente, et comme on le pense bien il ne se trouva point d'acquéreurs pour des propriétés dont on ne toucherait pas de revenus pendant dix ans. Alors, le bandit acheta nos maisons pour une somme représentant les impôts et quelques dettes minimes qui grevaient les immeubles. Ainsi, il acquit pour 12 000 roubles, trois immeubles et deux pavillons qui n'en valaient pas moins de 40 000. Le résultat fut que ma mère et mon frère ne reçurent pas un kopek. Sans doute on aurait pu faire un procès, mais pour cela il fallait de l'argent que nous n'avions pas. De plus, nous avions affaire à un homme habile qui avait su arranger les choses régulièrement, du point de vue juridique, et nous n'étions pas sûrs de gagner le procès. Enfin, si nous entamions un procès, nous étions obligés de poursuivre également le mari de ma sœur, ce qui nous eût brouillés avec lui, et ainsi nous n'aurions pas eu la possibilité de voir les quatre orphelins que nous aimions beaucoup.

Après avoir pesé le pour et le contre, nous décidâmes de renoncer au procès et de nous consoler de la perte des propriétés. Mais il était bien dur pour moi

de voir s’écrouler l’espoir le plus ferme que j’avais de rétablir notre pénible situation. Du reste, je ne perdis tout espoir que deux ans après, et, les premiers temps, je pensais toujours recevoir quelque chose et payer avec cela les dettes urgentes.

Au commencement, je permettais aux créanciers de voir Fiodor Mikhaïlovitch, de lui parler, comme ils l’exigeaient. Mais les résultats étaient pitoyables. Les créanciers injuriaient mon mari, le menaçaient de la saisie et de la prison, et, après de pareils entretiens, il était désespéré ; pendant des heures il marchait dans la chambre, se tirant les cheveux sur les tempes (son geste habituel quand il était agité) et répétant : « Eh bien, que ferons-nous maintenant ? » et le lendemain arrivait souvent une crise d’épilepsie. J’avais grande pitié de Fiodor Mikhaïlovitch et, sans lui rien dire, je résolus de ne plus laisser passer les créanciers jusqu’à lui et de me charger d’eux. La servante reçut l’ordre, une fois pour toutes, de répondre : « Monsieur dort » ou « Monsieur n’est pas à la maison », puis, de dire : « Ne voudriez-vous pas voir Madame ? elle est toujours à la maison le matin jusqu’à midi. » Quels types extraordinaires ont défilé chez moi à cette époque ! C’étaient pour la plupart des usuriers qui avaient acheté les billets à ordre, sans doute pour quelques kopeks, et voulaient recevoir la somme entière ; des veuves de fonctionnaires, logeuses en meublé ; des officiers en

retraite, des hommes d'affaires véreux. Tous ces créanciers menaçaient de la saisie et de la prison. Mais je savais maintenant comment leur parler. Mon argument principal était celui que j'avais employé dans l'affaire Hinterlakh : « Moi, personnellement, je ne vous dois rien. L'appartement est à mon nom, et les meubles sont la propriété du marchand. Fiodor Mikhaïlovitch ne possède rien sauf les vêtements qu'il porte et que vous pourrez saisir. » Quant à la prison, j'affirmais que mon mari irait volontiers, attendu qu'il lui serait plus commode de travailler là-bas, et que en revanche, ils ne recevraient absolument rien ; mais s'ils désiraient arranger l'affaire à l'amiable je proposais de payer à tempérament, je fixais les sommes et les dates ; je donnais ma parole de tenir mes engagements, mais en faisant remarquer que pour l'instant je pouvais payer tant. Les créanciers, voyant que les menaces étaient vaines, accédaient à mes demandes et nous signions à part un papier qui me donnait l'assurance que, tant que je tiendrais mes engagements, la tranquillité de Fiodor Mikhaïlovitch ne serait troublée par aucune réclamation, qu'on ne le traînerait pas chez le juge de paix, qu'on ne le menacerait pas, qu'on ne l'insulterait pas, etc. Mais comme il était difficile, parfois, de payer au jour dit ce que j'avais promis ! À quels moyens fallait-il avoir recours ! Emprunter aux parents, engager des objets, se refuser les choses les plus nécessaires

pour soi et pour la famille. Les rentrées d’argent n’étaient pas régulières chez nous ; elles dépendaient de la marche du travail, et chez nous c’était, comme dit le proverbe, « ou épais ou vide ». On était en retard pour le loyer, on faisait des dettes dans les boutiques, on engageait des objets, et, quand on recevait de l’argent (quatre ou cinq cents roubles à la fois ; Fiodor Mikhaïlovitch me donnait toujours tout), il ne me restait ordinairement, le lendemain, que 25 ou 30 roubles. J’avais pour principe, aussitôt l’argent reçu, de dégager les objets, d’abord pour n’avoir pas à payer les intérêts, qui étaient énormes, jusqu’à 5 pour cent par mois, et ensuite pour qu’on sût dans le bureau de prêts (les lombards n’existaient pas encore, c’étaient des particuliers qui prêtaient sur gages) que je rachetais les choses et qu’on les gardât avec soin. En outre, j’éprouvais une certaine satisfaction morale à la pensée que les objets que j’aimais tant (cadeaux de mon mari, de mon frère, de ma mère) étaient de nouveau à la maison, ne fût-ce même que pour peu de temps. Les visites de créanciers, les pourparlers avec eux, ne passaient pas toujours inaperçus à mon cher mari. Alors il me demandait qui était venu, pour quelle affaire et, voyant mon peu d’empressement à le renseigner, il me reprochait d’être cachottière, et de manquer de sincérité envers lui. Ses plaintes à ce propos se font jour en certaines de ses lettres. Mais pouvais-je être tout à fait

sincère avec lui dans ces difficultés matérielles ? Il avait besoin de quiétude pour son travail et sa santé desquels dépendait notre existence. Les désagréments le troublaient terriblement et provoquaient des crises qui l'empêchaient de travailler. En outre, quand mon mari apprenait par hasard quels problèmes il me fallait supporter, il était peiné de la vie pleine de soucis et de tristesse qu'il m'avait faite. Et cela, de nouveau, l'agitait et l'attristait. Ainsi, malgré tout mon désir d'être tout à fait sincère et franche avec lui, il me fallait soigneusement cacher tout ce qui pouvait le troubler, même au risque de subir ses reproches pour mes prétendues cachotteries et méfiances. Mais comme ces reproches injustes m'étaient pénibles à supporter ! Oui, ma vie a été excessivement dure et pénible sous le rapport matériel pendant douze ou treize ans, puisque ce n'est qu'un an avant la mort de mon mari que nous fûmes libérés de nos dettes et que nous pûmes enfin songer à économiser pour l'avenir.

Je me rappelle avec une grande amertume le sans-gêne avec lequel certains parents de Fiodor Mikhaïlovitch puisaient dans notre poche pour leurs besoins. Si gêné qu'il fût, mon mari ne croyait pas possible de refuser son aide à son plus jeune frère, Nicolas, à son beau-fils Isaiev, et, en des cas exceptionnels, à d'autres parents. Outre une pension mensuelle de cinquante ou soixante roubles, Nicolas, à

chacune de ses visites, recevait cinq roubles ; et quel ennui j’éprouvais quand, peut-être même sans idée d’intérêt, il les renouvelait fréquemment, sous différents prétextes : anniversaires des enfants, inquiétude pour la santé d’un membre de la famille, etc. Ce n’était pas avarice de ma part ; mais je savais qu’il y avait en tout, dans la maison, vingt roubles et que mon mari allait m’appeler et me dire : « Annette, donne-moi cinq roubles pour Nicolas », tandis que le lendemain j’avais un paiement à faire et que, faute de ces cinq roubles, il me faudrait aller engager quelque chose. Mais Nicolas était un être pitoyable et charmant, et bien que parfois je fusse fâchée contre lui, à cause de ses visites fréquentes, je l’aimais et appréciais sa délicatesse.

Celui qui m’irritait particulièrement, c’était Paul Alexandrovitch Isaiev. Celui-là ne priait pas, il exigeait, parfaitement convaincu que c’était son droit. Chaque fois que nous recevions une somme importante, mon mari donnait quelque chose à Isaiev, pour sa famille, et souvent même une somme assez rondelette. Mais Isaiev avait fréquemment des besoins extraordinaires, et il venait trouver mon mari, bien qu’il n’ignorât point quelle peine nous avions à joindre les deux bouts. Il venait et voici approximativement la conversation qui avait lieu.

Il me demandait : « Eh bien, comment va papa ? Comment va sa santé ? Je voudrais lui parler. J’ai

besoin de quarante roubles. – Paul, disais-je, nous n’avons pas encore reçu l’argent de Katkov et nous n’avons absolument rien. Aujourd’hui j’ai engagé ma broche pour vingt-cinq roubles. » Je lui montrais la quittance. « Eh bien, engagez encore autre chose. – J’ai déjà tout engagé, en voici les preuves. – Mais je dois faire, d’urgence, telle ou telle dépense. – Attendez que nous recevions de l’argent. – Non, je ne peux pas remettre. – Mais je n’ai pas d’argent. – Moi je m’en f..., trouvez-en. »

Alors je suppliais Paul Alexandrovitch de se contenter de quinze roubles, pour qu’il m’en restât au moins cinq. Après de longues supplications, Paul cédait et avait l’air de me faire une grande grâce en réduisant ainsi ses exigences. Ensuite mon cher mari m’appelait dans son cabinet et me disait : « Annette, donne-moi quinze roubles, Paul me les demande. » Et je donnais l’argent avec un sentiment hostile, me disant que si Paul n’avait pas réclamé d’argent, avec ces quinze roubles nous aurions pu vivre trois jours tranquillement, tandis que le lendemain il faudrait de nouveau engager quelque objet.

Ce sont là de pénibles souvenirs et je ne puis oublier combien de soucis m’a causés cet homme indélicat. On dira : pourquoi n’avoir pas protesté résolument contre un tel sans-gêne ? Mais c’eût été la brouille avec Paul et sa famille, et j’aimais sincèrement sa femme et la

plaignais. En outre, je connaissais le caractère de mon mari, sa sympathie affectueuse pour tous les offensés. En cas de querelle, Paul eût pu faire vibrer la corde sensible de Fiodor Mikhaïlovitch, qui, par bonté, l'eût cru et considéré comme un malheureux qu'il faut plaindre et secourir. Une fois même j'en ai fait l'expérience ; je dus, forcée par les circonstances, me fâcher avec Paul. Celui-ci se plaignit de moi à mon mari, auquel il présenta tout à sa façon en lui rappelant la prière de sa mère, Marie Dmitrievna, d'avoir pitié de son fils. Le résultat de cette scène fut que mon mari me pria « de ne pas blesser Paul, qui est un bon garçon qui nous aime tous beaucoup ». Pour la quiétude de mon mari et la paix de mon foyer, je préférais souffrir moi-même et renoncer à tout.

◇

Je reviens à l'hiver 1871-1872, le premier après notre retour de l'étranger. Je dois dire que malgré les grands désagréments du côté créanciers, je me rappelle cet hiver avec un véritable plaisir. Le fait seul que nous étions en Russie, parmi les Russes, était pour moi un grand bonheur. Quant à mon mari, il était heureux de son retour au pays, et de la possibilité de retrouver ses amis et d'observer la vie russe dont il se sentait un peu

détaché. Outre Apollon Maïkov, un ami de jeunesse, et N. N. Strakhov qu'il aimait comme causeur, Fiodor Mikhaïlovitch rencontra chez son parent, M. Vladislavlev, un grand nombre de personnes appartenant au monde savant, comme, par exemple, V. V. Grigoriev. Il fit connaissance du prince V. P. Metscherski, de T. I. Philipov, et de tout le cercle d'hommes qui venaient dîner chez Metscherski, chaque mercredi. C'est là aussi, il me semble, qu'il vit C. P. Podiedonostev, avec qui, par la suite, il se lia d'amitié. Je me rappelle que, cet hiver-là, N. J. Danilevski vint à Pétersbourg, et mon mari qui l'avait connu dans sa jeunesse, comme fouriériste, et qui appréciait beaucoup son livre *La Russie et l'Europe*, voulut renouer avec lui les relations de jadis. L'ayant rencontré chez Strakhov, il l'invita à dîner à la maison, où se réunirent beaucoup de personnes intéressantes et intelligentes, et la conversation se prolongea très tard le soir.

Ce même hiver 1871-1872, le grand peintre Pérov vint de Moscou à Pétersbourg pour faire le portrait de Fiodor Mikhaïlovitch. Trétiakov, qui désirait l'avoir pour sa galerie, avait prié mon mari de bien vouloir lui accorder cette autorisation. Mon mari avait été très flatté de cette proposition, d'autant plus que Pérov était un homme excessivement charmant et simple. Avant de se mettre au travail, Pérov vint chez nous chaque jour, pendant une semaine, et ainsi put voir Fiodor

Mikhaïlovitch sous les différents aspects de son caractère ; il causait avec lui, l’amenait à discuter, et il sut saisir et fixer dans son portrait l’expression la plus caractéristique de mon mari, précisément celle qu’il avait quand il était plongé dans ses méditations artistiques. On peut dire que Pérov a saisi dans son portrait le « moment de la création » chez Fiodor Mikhaïlovitch. Plusieurs fois, rentrant à l’improviste, j’ai remarqué sur le visage de mon mari l’expression d’un homme qui « regarde en soi-même ». Il sortait sans rien dire et j’apprenais ensuite qu’il avait été si absorbé qu’il n’avait pas remarqué que j’étais entrée dans son cabinet et même ne le croyait pas. Pérov était un homme très intelligent et Fiodor Mikhaïlovitch aimait à causer avec lui. Moi aussi, je me suis liée avec lui et j’assistais toujours aux séances.

Cet hiver-là, je n’allai point dans le monde ; je nourrissais mon fils aîné Fédia, et ne pouvais le quitter pour longtemps. Mais j’avais tant de soucis pour les enfants, de travail pour mon mari, et pour le ménage que cet hiver heureux passa comme un rêve. Vint le printemps 1872 et avec lui une série de malheurs qui eurent des conséquences inoubliables.

Les accès de jalousie de Fiodor Mikhaïlovitch m’attristaient et me tourmentaient beaucoup. Sa jalousie était d’autant plus offensante qu’elle n’avait aucun fondement, et pourtant ses manifestations me

mettaient parfois dans une situation gênante. Je raconterai un de ces cas. J’ai déjà dit que je rêvais de gagner de l’argent comme sténographe et ainsi d’aider la famille. D’une façon tout à fait inattendue j’eus l’occasion de réaliser ce rêve. En 1872, il fut question d’organiser un congrès des agriculteurs à Novaïa-Alexandria ou à Lomja, et, pour ce congrès, l’on cherchait un sténographe. Mon frère, ancien élève de l’Académie d’agriculture de Moscou, qui continuait à s’intéresser aux choses de la terre m’en prévint. Le choix des sténographes dépendait du professeur Chafranov. Avec l’autorisation de mon mari, je lui écrivis. Fiodor Mikhaïlovitch affirmait toujours qu’en m’occupant des enfants, du ménage et en l’aidant dans son travail je faisais suffisamment pour la famille ; néanmoins, connaissant mon ardent désir de gagner de l’argent de mon côté, il ne voulut pas me contrarier. Au surplus, il comptait (comme il me l’avoua après) que la place était déjà donnée. Mais le professeur Chafranov accepta ma demande et me communiqua les conditions. À vrai dire, elles n’étaient pas très séduisantes, et la plus grande partie des appointements devait être absorbée par le voyage et la vie à Alexandria. Mais, pour moi, le principal n’était pas tant de gagner de l’argent que de me mettre au travail. Si l’on était content de moi, je pourrais, me recommandant du professeur Chafranov, trouver d’autres occupations.

Mon mari n'avait aucune objection sérieuse à faire à mon voyage, puisque ma mère avait promis de s'installer chez nous pendant mon absence et de surveiller les enfants et le ménage. En outre, il n'avait pas, en ce moment, de travail pour moi, occupé qu'il était à transformer le plan de son roman *Les Possédés.* Mais on voyait que mon voyage ne plaisait pas à Fiodor Mikhaïlovitch et il inventait différents prétextes pour le faire échouer : comment moi, une jeune femme, irais-je seule dans un pays inconnu et encore polonais, comment m'installerais-je là-bas ? etc.

Afin de dissiper tous ses doutes, mon frère, que nous voyions souvent, nous invita un jour à venir passer la soirée chez lui, promettant d'inviter également son camarade (un nom en kiantz que je ne me rappelle plus) qui connaissait Alexandria et se rendait aussi au congrès[1].

Il en fut décidé ainsi. Le lendemain, nous allâmes tous deux chez mon frère. Mon mari, qui n'avait pas eu

---

[1] Je n'avais jamais vu ce... kiantz, mais je le connaissais par ouï-dire. C'était un jeune Caucasien, très bon mais peu intelligent, que ses camarades, pour son ardeur et sa vivacité de mouvements, avaient surnommé l'Asiate sauvage. Il était très offensé de ce surnom et pour prouver qu'il était un Européen, il s'était créé, en chaque art, des « dieux » : en musique, Wagner ; en peinture, Repine ; en littérature, Fiodor Mikhaïlovitch. Ayant appris qu'il ferait la connaissance de Dostoïevski et pourrait lui rendre service, le jeune homme était plein d'enthousiasme.

de crise depuis longtemps, était d'une humeur charmante. Nous causions gentiment quand, soudain, entra en coup de vent un jeune homme de vingt-trois ans, de haute taille, les cheveux bouclés, les yeux extraordinairement obliques, les lèvres rouges, en un mot le type qu'on appelait à cette époque le « beau dégoûtant ». Dès qu'il fut entré, il aperçut son « dieu » et devint si confus qu'il salua à peine Fiodor Mikhaïlovitch et la maîtresse de la maison et porta toute son attention sur moi (évidemment comme sur un être terrestre qui lui ressemblait). Il prit ma main, la baisa, la secoua fortement plusieurs fois en disant, de sa voix gutturale, qu'il était très heureux que j'aille au congrès et qu'il était tout disposé à m'être utile. Son enthousiasme m'amusait et je l'expliquais par la timidité et la confusion. Mais Fiodor Mikhaïlovitch l'envisageait autrement. Lui qui, quoique rarement, baisait la main des dames et n'attribuait à cela aucune importance, était toujours mécontent si quelqu'un usait envers moi de cette forme de politesse ; cela l'irritait énormément. Mon frère, remarquant le changement d'attitude de Fiodor Mikhaïlovitch (ses sautes d'humeur étaient très brusques), se hâta de mettre la conversation sur le congrès. Mais le jeune homme était confus et répondait toujours aux questions en s'adressant exclusivement à moi. Comme je lui demandais s'il était difficile d'arriver à Alexandria, s'il y avait beaucoup de

changements de train, il répondit que je n’avais pas à m’inquiéter, qu’il m’accompagnerait très volontiers et que, si je le désirais, il pourrait monter dans le même wagon que moi. Je déclinai sa proposition en disant que je saurais arriver seule. Fiodor Mikhaïlovitch lui ayant demandé s’il y avait là-bas un hôtel où une jeune femme pouvait descendre, le jeune homme, qui n’osait toujours pas regarder son « dieu », s’exclama s’adressant à moi : « Je me proposais de séjourner chez un ami, mais si Anna Grigorievna le désire, je m’installerai dans le même hôtel qu’elle. »

« Annette, tu entends. Le jeune homme consent à s’installer avec toi. Ensemble ! C’est admirable ! » s’écria à pleine voix Fiodor Mikhaïlovitch, en frappant de toutes ses forces son poing sur la table. Les verres à thé roulèrent sur le sol et furent réduits en miettes. La maîtresse de maison se précipita pour retenir la lampe qui avait chancelé sous le coup, et Fiodor Mikhaïlovitch, bondissant de sa place, courut dans l’antichambre, jeta son pardessus sur ses épaules et disparut. Je m’élançai derrière lui en criant : « Fédia, où vas-tu ? Fédia, arrête-toi ! » Mais déjà il avait filé. Je m’habillai en hâte, mais cela prit un certain temps et quand je me trouvai dans la rue j’aperçus au loin un homme qui courait dans la direction opposée du chemin de notre demeure. Je me mis aussi à courir, et, mes jambes étant plus jeunes, en cinq minutes je rejoignis

Fiodor Mikhaïlovitch qui, terriblement essoufflé, courait déjà moins vite. Plusieurs fois je l'avais appelé, le suppliant de s'arrêter, mais il ne m'écoutait pas. Enfin, quand je l'eus rattrapé, je me mis devant lui et saisis à deux mains les pans de son pardessus jeté sur ses épaules, et criai : « Tu es devenu fou. Où cours-tu ? Ce n'est pas notre chemin. Arrête-toi ; mets ton pardessus ; tu vas t'enrhumer »... Mes cris et mon air agité impressionnèrent Fiodor Mikhaïlovitch ; il s'arrêta et enfila avec mon aide son pardessus que je lui boutonnai. Puis, le prenant par le bras, je l'entraînai du côté opposé. Il se laissait faire mais gardait son air gêné. J'étais hors de moi et continuai à crier :

« Eh bien, tu es jaloux de nouveau, n'est-ce pas ? Tu penses que je suis tombée amoureuse de l'Asiate sauvage et lui de moi, et que nous voulons fuir ensemble, n'est-ce pas ? N'as-tu pas honte ? » Et j'accablai de reproches mon pauvre mari, et lui démontrai combien il m'offensait par sa jalousie. Nous étions mariés depuis six ans, il savait comme je l'aimais, combien je tenais à notre bonheur de famille, et voilà qu'il était capable d'être jaloux du premier venu, de me mettre dans une situation ridicule, etc.

Chaque fois qu'une histoire de ce genre se produisait, Fiodor Mikhaïlovitch en entendant mes reproches et tâchant de s'excuser, de se justifier, promettait de n'être plus jaloux. Moi je ne voulais rien

savoir. En un mot, je l’accablais comme peut le faire une femme en colère. Mais je ne pouvais me fâcher longtemps contre mon cher mari. Après m’être emportée et avoir dit beaucoup de sottises, je me calmais rapidement, et j’avais pitié de lui, d’autant plus que je savais que, quand il était pris de jalousie, il ne pouvait se contenir. Il en fut encore ainsi cette fois-là. Je me représentai vivement, sous son côté comique, la conversation et l’enthousiasme du jeune homme, la colère de Fiodor Mikhaïlovitch, sa fuite, et je me mis à rire. Voyant mon changement d’humeur, mon mari se mit à plaisanter sur lui-même et me demanda combien il avait cassé de choses ce soir, chez mon frère, et s’il n’avait pas cassé, entre autres choses, la figure de mon admirateur enthousiaste ?

En route, nous nous réconciliâmes et comme la soirée était admirable nous rentrâmes à la maison à pied. En passant nous achetâmes du rakhat-loukoum et du lavaret fumé[1]. Le chemin était long et, avec nos achats, nous mîmes près d’une heure et demie. Chez nous, nous trouvâmes mon frère. Devant notre fuite, mon pauvre Ivan s’était imaginé Dieu sait quoi et il était accouru chez nous. Il avait été inquiet de n’y trouver ni moi ni mon mari. Une heure avant notre

---

[1] Quand mon mari se sentait fautif envers moi il m’achetait toujours du rakhat-loukoum et du lavaret fumé, deux choses que j’adorais.

arrivée, il s’était mis l’esprit à la torture et il fut très étonné quand il nous vit revenir tous deux d’excellente humeur. Nous lui servîmes le thé et le régalâmes de lavaret. Nous rîmes beaucoup. Je demandai à mon frère comment il avait expliqué au jeune homme notre étrange disparition. Il me répondit : « Quand il m’a demandé ce qui s’était passé, je lui ai dit : “Que le diable t’emporte si tu ne le comprends pas tout seul.” »

Cette aventure finit bien, mais je compris qu’il me fallait renoncer à mon voyage et ainsi se termina ma tentative de gagner ma vie comme sténographe.

Table

Cet ouvrage est le 442ème publié
dans la collection *À tous les vents*
par la Bibliothèque électronique du Québec.